

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXII, n° 23
Montréal, 1^{er} décembre 2015
www.itineraire.ca

VIIH-sida

Combattre l'ignorance

CHRONIQUE

Projet de loi 70

Qu'attends-tu fiston, travaille !

ZOOM

Maxime Valcourt

Conférence de Paris 2015 sur le climat :
entrevue avec **David Suzuki**





MEILLEURES CONDITIONS DE TRAVAIL

Se syndiquer

RESPECT DES DROITS

pour améliorer

SANTÉ ET SÉCURITÉ DU TRAVAIL

son quotidien

1 800 947-6177 csn.qc.ca f t v



Faisons connaissance

Nous sommes vos PÉRISOIGNANTS

On accueille, assiste, sourit, dort, analyse, nourrit... On cuisine, répare, entretient, nettoie, prépare, soutient... On renforce, rééduque, archive, transporte, radiographie, stérilise... On travaille pour les Québécois de mille et une façons à la grandeur du réseau public de la santé et des services sociaux.

Venez nous voir à perisoignants.com



PÉRISOIGNANTS

Du meilleur de du cœur

SPRUE SCSF

Maxime Valcourt

Camelot N°: 17 | Âge: 54 ans

Point de vente: Théâtre du Nouveau Monde et métro Saint-Laurent

De ses yeux d'un bleu lumineux, Maxime a tout vu de la nature humaine, du pire au meilleur, et il ne regarde pas en arrière. « *Le passé ne m'intéresse pas. Je regarde en avant et je monte la côte.* » Il y a 20 ans, il en a eu assez de l'itinérance et de la mendicité. Pas facile pour un gars timide et renfermé de vendre un journal aux passants. Mais Maxime n'a jamais cru ceux qui disaient : « *T'es pas capable. Tu ne vaux rien.* »

Après avoir exercé bien des métiers et vaincu sa dépendance à l'alcool, Maxime devient camelot pour *L'itinéraire*. « *J'ai eu de l'aide, des thérapies. Je suis quand même content d'avoir connu le milieu de la rue* », lance-t-il d'entrée de jeu. Il s'accroche. « *Je suis débrouillard, intelligent et bon travaillant. Et j'aime le contact avec les gens. Ça m'a permis de vaincre ma gêne.* »

Pour commencer, il a acheté cinq journaux et les a vendus, puis 50, puis une caisse. Aujourd'hui, il est l'un des plus gros vendeurs de *L'itinéraire*. Ainsi, Maxime s'est trouvé une famille et il se sent apprécié. « *C'est la plus belle affaire qui m'arrive. Je suis en santé et j'ai un travail merveilleux qui me permet d'être au contact du public. La vente, ce n'est pas facile, mais ça me convient bien parce que je suis discipliné, poli et souriant. Je n'ai pas de patron, je travaille quand je veux et j'ai des contacts avec les gens. J'ai ma propre routine et je ne vois pas le temps passer.* »

Et il ajoute : « *Avant, j'étais vagabond dans ma bulle. Maintenant, je suis heureux d'être au contact du public.* »

« *Je fais un beau métier. Je trouve ça intéressant d'observer les comportements des gens. La plupart sont gentils, mais quand un baveux me dit une bêtise, je ne réponds pas et je me dis qu'il souffre plus que moi. Faut pas faire de gaffe, parce que je ne veux pas 'passer au bureau'. Pour vendre *L'itinéraire*, il y a des règlements à respecter et c'est bien correct comme ça.* » Maxime apprécie beaucoup le virage entrepris récemment au magazine ; maintenant, on y fait une plus grande place aux articles écrits par les camelots eux-mêmes.

À 54 ans, Maxime commence à ralentir ses activités de vente : « *Je ne suis plus capable de travailler 8 heures par jour, debout dehors à l'humidité. J'ai de l'arthrite et j'ai mal aux jambes. Je suis surpris d'avoir toffé si longtemps et je suis fier de moi. 20 ans de vente, c'est très beau !* »

Maxime a pu acheter un petit camion dont il se sert pour ramasser du matériel recyclable. Il a un logement et un peu d'argent de côté. Il fait partie de la chorale. Sous les étoiles de la rue, il pratique le piano, écrit

des articles pour *L'itinéraire* et projette de publier son autobiographie.

Pour garder le moral et la santé, Maxime fait du vélo. Les longues promenades le long du Canal Lachine et dans les îles autour de Montréal lui font du bien. « *La nature me détend. J'ai besoin de voir les animaux et les oiseaux, de sentir la chaleur du soleil et d'entendre couler l'eau des rapides. Je me promène dans de belles places et ensuite, je vais voir mon public... La nature, c'est meilleur que les pilules.* »

Maxime est convaincu qu'avec de l'aide et de la volonté, on peut surmonter ses problèmes. À un jeune qui voudrait vendre *L'itinéraire*, il donne ces conseils : « *Ne traîne pas au café. Achètes-en cinq, essaie, souris et continue à monter la côte. Tu verras bien.* » ■

Par Christine Barbeau, bénévole à la rédaction
Photo: Alexandra Guellil

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, c'est aussi plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Shawn Bourdages, chef du développement social par courriel à :

shawn.bourdages@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité: 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Téléphone : 514 597-0238

Télécopieur : 514 597-1544

Site : www.itineraire.ca

DIRECTRICE GÉNÉRALE:

CHRISTINE RICHARD

RÉDACTION

Rédactrice en chef: JOSÉE PANET-RAYMOND

Journaliste, responsable société: ALEXANDRA GUELLIL

Photographe: MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Responsable de la formation des participants:

CHARLES-ÉRIC LAVERY

Chargé de l'accompagnement des participants:

SIMON POSNIC

Conception graphique: MILTON FERNANDES

Collaborateur: IANIK MARCIL

Adjoints à la rédaction: CHANTAL VANASSE, CHRISTINE BARBEAU, DANY

CHARTRAND, HÉLÈNE MAI, JENNIFER PITOSCIA, MARIE BRION, MARTINE

BOUCHARD-PIGEON, ROBIN BÉLANGER, SARAH LAURENDEAU

Révision des épreuves: PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE,

MICHÈLE DETEIX

ADMINISTRATION

Chef des opérations et des ressources humaines:

DUFFAY ROMANO

Responsable de la comptabilité: LYNE COUSINEAU

Adjointe administrative: NANCY TRÉPANIER

Responsable du financement: DOMINIQUE RACINE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social: SHAWN BOURDAGES

Intervenants psychosociaux: JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE,

LAURIANE GARNEAU

Responsable du Café: PIERRE TOUGAS

Responsable de la distribution: YVON MASSICOTTE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: PHILIPPE ALLARD

Administrateurs: GUY LARIVIÈRE, JEAN-PAUL LEBEL, GENEVIÈVE BOIS-

LAPOINTE, JEAN-PIERRE BONIN, JEAN-PIERRE MÉNARD

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238

Conseillère: RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)

renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA ACCÈS INC. | 514 848-7000

Directeur général: ROBERT RENAUD

Chef des communications graphiques: DIANE GIGNAC

Coordonnatrice de production: MARILYN FORTIN

Imprimeur: TRANSCONTINENTAL

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,

au Groupe communautaire L'itinéraire:

2103, Sainte-Catherine Est,

Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

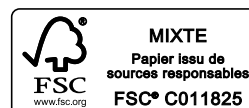
PARTENAIRES MAJEURS



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE



SOMMAIRE

1^{er} décembre 2015, Volume XXII, n°23

ACTUALITÉS

ÉDITORIAL

7 VIH, sida, de meilleures perspectives de vie...

Par Othón León

8 ROND-POINT

10 ROND-POINT INTERNATIONAL

INITIATIVE

11 Les Deuyluxes, jouer pour donner

Par Gilles Leblanc

DOSSIER

13 VIH-sida, combattre l'ignorance

- › Le besoin de vivre malgré tout
- › L'essentiel sur le VIH-Sida, les hépatites et les ITTS
- › 15 lieux où se faire dépister à Montréal

ACTUALITÉS

23 David Suzuki, transmettre l'espoir d'une vie meilleure

Par Norman Rickert

VIE CITOYENNE

24 Les écoquartiers ont 20 ans

Par Benoît Chartier

CARREFOUR

SLAM

25 Les slams de MC June et des camelots

INFO RAPSIM

26 Services d'injection supervisée, une des clés de la prévention

Par Marjolaine Despars

COMPTES À RENDRE

27 Espoir climatique

Par Ianik Marcl

CHRONIQUE

28 Qu'attends-tu fiston, travaille !

Par Mathieu Thériault

CHRONIQUE

33 Mohawk / Abénaki

Par Lorraine Sylvain

34 CARREFOUR

35 INFO CAMELOTS

Par Jean-Pierre Ménard

MOTS DE CAMELOTS

- 12 JO REDWITCH
- 12 NICOLE GIARD
- 12 JOHANNE BESNER
- 29 NORMAN RICKERT
- 30 DANS LA TÊTE DES CAMELOTS
- 32 GUY BOYER
- 32 SERGE TRUDEL
- 36 QU'ALAIN COMMU'NOS-TERRES
- 36 TANIA CROISÉTIÈRE-LANGEVIN
- 36 GISÈLE NADEAU

CULTURE

SPORTS

37 Quand la brutalité fait place à la générosité

Par Luc Deschênes

MUSIQUE

38 Daran, une voix qui a du vécu

Par Siou

39 Engagement, révolution et anarchie

Par Roger Perreault

LITTÉRATURE

40 L'art de bien aider

Par Jean-Guy Deslauriers

BD

41 12 substances toxiques dans vos cosmétiques

Par Siou

VIE DE QUARTIER

42 Promenade dans le Quartier chinois

Par Gaétan Prince

43 ZOOM CLIENT

44 DÉTENTE

À PROPOS...

46 La maladie



MOTS DE LECTEURS

Reçu sur nos réseaux sociaux :

Gratitude à l'itinérant qui m'a simplement demandé si j'allais bien ! Je lui ai répondu :

Super !! Mais c'est platte, j'ai oublié mon paquet de cigarettes à la maison. Il m'a tout de suite dit d'attendre où je me trouvais, et il est parti à la hâte ! Avec étonnement, il est revenu une minute plus tard avec une cigarette pour moi ! Moi qui, d'habitude je me trouve fréquemment à donner... c'était donc à mon tour de RECEVOIR !!

Miss Melly

Bonjour Mme Sylvain, Je suis une lectrice à la fois fidèle et infidèle de L'itinéraire. J'achète régulièrement une copie à « mon » camelot, M. Gaétan Prince, mais je n'ai pas toujours le temps de le lire au complet. Je le rapporte à la maison, où il m'arrive de le reprendre des semaines, voire des mois plus tard. C'est ainsi que j'ai (re?)lu ce soir le court texte que vous avez fait paraître dans le numéro du 1^{er} juin 2015. Il m'a beaucoup touchée, et je voudrais vous en remercier.

Il s'intitule Les fissures dans l'espace et vous y parlez de cette dame qui « danse ». Vous avez une très belle plume et je vous encourage à continuer d'écrire. J'espère avoir le plaisir de vous lire à nouveau.

Sincèrement,

Claudine Jomphe
de Brossard

Les camelots sont
des travailleurs
autonomes.

50 % du prix de
vente du magazine
leur revient.

ÉCRIVEZ-NOUS!

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp!

La Rédaction se réserve le droit d'écourter certains commentaires.

Don en cartes-repas un geste solidaire!

Le don d'une carte-repas à 6\$ permet à une personne démunie de s'alimenter gratuitement au Café L'Itinéraire ou chez l'un de nos partenaires : Comité social Centre-Sud, MultiCaf, Resto Plateau, Le Phare et Chic Resto Pop.

Grâce à vos dons, plus de 15 000 repas complets sont servis chaque année aux personnes se retrouvant dans le besoin.

Vous pouvez choisir de les distribuer vous-même ou bien nous laisser le soin de le faire pour vous à travers notre service d'intervention et de réinsertion sociale.

Pour plus d'informations
ou faire un don en ligne :
www.itineraire.ca

L'ITINÉRAIRE



AIDEZ L'ITINÉRAIRE : DONDS ♦ CARTES-REPAS ♦ ABONNEMENT

DON

Je fais un don de : _____ \$¹

CARTES-REPAS²

J'offre _____ cartes-repas à 6\$ chacune = _____ \$¹

ABONNEMENT AU MAGAZINE

Je m'abonne pour une période de :

- ☐ 12 mois, 24 numéros (124,18 \$ avec taxes) _____ \$
☐ 6 mois, 12 numéros (62,09 \$ avec taxes) _____ \$

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$

Notes

1 Vous recevrez votre reçu d'impôt début janvier suivant votre don.

2 Les cartes sont distribuées par L'itinéraire, mais si vous voulez les recevoir pour les donner dans la rue, cochez ici et nous vous les enverrons avec le Guide du bénévole. **Cochez ici** ☐

IDENTIFICATION ☐ Mme ☐ M.

Nom : _____ Prénom : _____

Nom de l'entreprise (Don corporatif) : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____

Téléphone : (_____) _____ - _____

Courriel : _____

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa, MasterCard

☐ Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

N° de la carte : |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez ce formulaire de don et votre chèque au **Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9.**

Pour toutes questions, contactez-nous au 514-597-0238 poste 246.



Dons et abonnement disponibles en ligne au www.itineraire.ca

ÉDITORIAL

PAR OTHÓN LEÓN
MEMBRE DU COMITÉ ÉDITORIAL

VIH, sida

De meilleures perspectives de vie

Près de 35 ans après l'apparition du sida, les chances d'éliminer la maladie sont toujours bien minces. Cependant, la possibilité de mettre fin à l'épidémie est plus proche que jamais. De plus, l'infection a cessé de représenter une condamnation à mort pour le porteur.

Récemment, la chercheuse française Françoise Barre-Sinoussi, l'une des co-scientifiques qui a découvert le VIH en 1983, a déclaré que le remède contre le sida est « *une mission presque impossible* », ce qui a suscité de vives réactions auprès des organisations et des individus dédiés à la recherche d'une solution. Toutefois, la lauréate du prix Nobel a précisé que la rémission du virus est possible et, qu'à un moment donné, il y aura une combinaison de traitements qui y parviendront de façon durable.

Disparités

Actuellement, les traitements antirétroviraux disponibles ont transformé l'infection en maladie chronique, augmentant considérablement l'espérance de vie tant des patients que des personnes non infectées.

Une étude récente effectuée par le Centre de recherche collaborative (CANOC) révèle qu'au Canada, l'espérance de vie est présentement de 65 ans pour les séropositifs qui suivent ce type de traitement (16 ans de plus par rapport à l'an 2000). L'étude souligne aussi que cette situation est plus favorable aux hommes qu'aux femmes, mais qu'elle n'est pas à l'avantage des personnes avec de longs antécédents de consommation de drogues et des membres des Premières Nations.

L'étude indique également qu'il y a des inégalités selon les diverses régions du pays. Alors que l'étude n'a pas analysé les raisons de cette situation, le directeur de la recherche suggère

deux variables possibles comme étant la cause : les disparités économiques et l'accessibilité aux traitements.

Plusieurs chercheurs canadiens, dont Robert Hogg du *Centre for Excellence in HIV/AIDS* en la Colombie-Britannique poussent le gouvernement à adopter une stratégie nationale pour s'attaquer au problème. Le Québec pourrait suivre cette initiative dont le programme est axé sur la prévention et le traitement précoce de l'infection.

Bien évidemment, l'une des priorités d'un tel programme devrait être celle de s'assurer que les traitements les plus efficaces soient à la portée de toutes les parties, et ce, le plus tôt possible, notamment pour les groupes les plus vulnérables, comme les itinérants, par exemple.

Agir rapidement

Il n'y a pas si longtemps, la recommandation médicale était d'attendre un certain temps après un diagnostic positif car on soutenait qu'il y existait un possible développement de la résistance aux médicaments et aux niveaux élevés de toxicité associés. Cependant, de nos jours, d'autres recherches ont dissipé ces craintes, de sorte qu'il n'y a plus aucune raison scientifique de retarder le début du traitement, ce qui est un facteur clé dans la réussite de celui-ci.

Il demeure que la prévention est la meilleure solution avant l'apparition du problème. C'est pourquoi des campagnes de communication qui mettent l'accent sur les gens pauvres devraient être une priorité. Pendant ce temps, notre responsabilité en tant que citoyens doit être celle de promouvoir, dans la mesure de nos possibilités individuelles et collectives, toute initiative qui puisse accroître les chances d'améliorer la santé et la qualité de vie des gens les plus vulnérables. S'attaquer au VIH et au sida, c'est un acte qui ne fait pas exception. ■

ROND-POINT

PAR ALEXANDRA GUELLIL
ET SIMON POSNIC

4 questions à Julie Cyr

Considérer les familles

Julie Cyr est la directrice générale de l'Association québécoise des parents et amis de la personne atteinte de maladie mentale (A.Q.P.A.M.M.). Cet organisme, créé en 1979, accueille et soutient les familles qui vivent avec une personne atteinte de troubles mentaux tout en offrant les ressources et informations permettant de lutter contre la stigmatisation.

En quoi « l'entourage », pour reprendre le terme utilisé dans le plan d'action du gouvernement, est-il concerné par la maladie mentale ?

La famille est concernée par son proche qui a un problème de santé mentale. La maladie mentale d'un proche peut avoir un impact important sur la santé physique et mentale, la vie sociale et professionnelle des autres personnes qui l'entourent. Le proche est donc son angle de prise. Ce que l'on remarque, c'est que nos familles sont des enfants, des frères et sœurs, des conjoints ou des parents d'une personne atteinte de problème de santé mentale. La relation avec un membre de sa famille

fait en sorte qu'ils doivent comprendre la maladie et les actions qu'ils peuvent faire pour que le lien se conserve. Et c'est notre travail quotidien.

La stigmatisation est un thème qui se retrouve dans le premier axe de ce plan. En quoi est-elle encore présente aujourd'hui ?

La personne atteinte et la famille se stigmatisent elles-mêmes. On a des familles qui ont un proche atteint de maladie mentale qui n'en parle pas au travail à cause du malaise que cela peut représenter. Plus une personne est capable d'en parler, moins elle s'isole. Là où nous sommes d'accord avec le plan d'action, c'est dans la stigmatisation possible venant des intervenants. Désstigmatiser une personne avec un problème de santé revient à lui redonner son humanité, à la faire exister autrement que par sa maladie.

Pensez-vous que les organismes communautaires seront touchés par ce plan dans leurs actions quotidiennes ?

Ce plan est applicable via le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux (CIUSSS) qui fusionne de deux à trois CSSS. Les organismes communautaires devront en ce sens collaborer. La question est aussi de savoir ce que nous devons faire pour servir au mieux le plus de monde possible. Il va falloir améliorer notre façon de faire pour éviter de se faire imposer une manière de travailler. Dans le fond, c'est utopique de penser que les organismes communautaires ne seront pas touchés par ce plan.



PHOTO : JEAN BEAULIEU

Quelles sont vos réserves concrètes quant à la vision du ministère de Santé et des Services sociaux envers la santé mentale ?

Si cette vision nous rend vraiment heureux, il reste que des questions se posent quant à son application. Le plan d'action de 2005-2010 comportait lui aussi des points intéressants. Cependant, certaines choses, bien qu'importantes n'ont pas pu être appliquées. C'était le cas par exemple de la collaboration entre le privé et les organismes communautaires. Le plus important reste la question d'application sur le terrain. J'espère juste que l'importance de la famille sera un point considéré. L'une des tristesses que j'ai est de voir de nombreux itinérants avec un problème de santé mentale. Quand il s'agit de la seule réponse que nous pouvons offrir, je crois, que comme société, nous avons échoué quelque part. (AG) ■

Projet de loi 70 La carotte ou le bâton

La décision de Québec de « serrer la vis » aux bénéficiaires de l'aide sociale, appelés par de nombreux médias « assistés sociaux » a fait couler de l'encre. Selon les chiffres, chaque année, 17 000 personnes demandent l'aide sociale pour la première fois. « De ce nombre, 60 % ont moins de 29 ans, et 40 % sont issues de familles vivant de l'assistance publique. » Les demandeurs se verront offrir des emplois jugés « convenables » ou une formation. S'ils refusent, leur chèque leur sera retiré. Cette approche a été

dénoncée à la fois par Pierre-Karl Péladeau et Françoise David. « Le gouvernement de Philippe Couillard fait preuve d'une mesquinerie sans nom en s'en prenant aux plus démunis de la société », se révolte Dominique Daigneault, présidente du Conseil central du Montréal métropolitain (CCMM-CSN). Rappelons que le montant de ce chèque équivaut à 616 \$ pour un adulte seul et que pour beaucoup de ceux-ci, déclarés inaptes à travailler, cela ne suffit pas pour vivre décemment. (AG) ■

Repentigny Inauguration du centre d'art Diane-Dufresne

Diane Dufresne a prêté son nom au centre d'art et de création de Repentigny, inauguré le 2 novembre dernier. Cet espace multifonctionnel accueillera diverses expositions, des artistes en résidence et des ateliers d'initiation à l'art. Des salles de répétition seront aussi mises à la disposition des musiciens. La première exposition, baptisée DDXL, est installée jusqu'au 21 février 2016. L'occasion de découvrir des peintures, sculptures et installations de Diane Dufresne et de son conjoint, le sculpteur Richard Langevin. (SP) ■

Erratum

Une erreur s'est glissée en page 16 de notre édition du 1^{er} novembre 2015 consacrée à la crise des migrants. Le conflit en Syrie a fait plus de **400 000 victimes** et non 40 000. Autre précision, les années de démocratie en Syrie, selon Eiad Herera, correspondent aux années 1948-1958. La phrase exacte serait donc « *aujourd'hui, tout est différent, en particulier à cause de l'État islamique et de la radicalisation du conflit. Mais avant cela, tout allait déjà mal. Nous en sommes à plus de 400 000 victimes, c'est une vraie guerre ! Alors une paix durable, je n'y crois pas trop.* » (AG) ■



PHOTO: CAROLINE LABERGE

Quand le climat joue sur la pauvreté

Les changements climatiques ont un impact sur la pauvreté. Un rapport de la Banque mondiale, publié le 8 novembre dernier, a mis en garde la communauté internationale. Si rien n'est fait pour freiner le réchauffement climatique, plus de 100 millions de personnes supplémentaires pourraient tomber sous le seuil de pauvreté d'ici 2030. Les principales victimes, les citoyens du continent africain et de l'Asie du Sud, devraient ainsi voir une augmentation accrue des prix alimentaires, une plus grande exposition au paludisme et aux maladies diarrhéiques. La Banque mondiale assure que « seule une action internationale immédiate et soutenue visant à réduire les émissions mondiales de gaz à effet de serre permettra de préserver des millions de personnes de la pauvreté ». Espérons que son message sera entendu par ceux qui seront à Paris du 30 novembre au 11 décembre dans le cadre de la conférence sur les changements climatiques. (SP) ■

ÉCOSSE | 500^e édition de la INSP



Le 9 novembre, le service de nouvelles INSP a célébré sa 500^e édition. Cette étape représente dix années de support éditorial procuré à plus de cent journaux de rue mondialement. Les journaux de rue à travers le monde

utilisent le service INSP pour améliorer leurs publications et sa plateforme unique permet aux membres de collaborer et de mettre en commun leurs ressources. (INSP)

PHOTO: INSP

ÉTATS-UNIS | État d'urgence face à l'itinérance à Seattle



En réponse à la crise d'itinérance qui frappe King County à Seattle, le maire Ed Murray et Dow Constantine, le dirigeant du comté ont déclaré un état d'urgence, le 2 novembre dernier. Un récent

dénombrement fait état de 10 047 personnes sans domicile fixe dans le seul comté de King, dont 2 813 sont carrément sans abri, un taux d'itinérance qui a augmenté de 21 % depuis l'an dernier. Le maire Murray a promis d'octroyer 5,3 millions du financement municipal à des fins de prévention, d'intervention et de programmes d'aide aux itinérants. Cette annonce survient dans la foulée de gestes similaires posés dernièrement à Los Angeles, Portland, Oregon et Hawaii. (Real Change)

PHOTO: REUTERS, JASON REDMOND

VATICAN | Un ex-itinérant interviewe le Pape



Le pape François 1^{er}, qui accorde rarement des entrevues, a consenti, le 27 octobre dernier à répondre aux questions de Marc, ex-itinérant et camelot pour le journal de rue hollandais

Staatnieuws. Lors de cet entretien initié par L'INSP, le Saint-Père a abordé sa jeunesse à Buenos Aires, sa vie à Rome et... ses piétres qualités de footballeur. Extraits choisis d'une longue entrevue.

Saint-Père, avez-vous des souvenirs particuliers de la rue où vous avez grandi?

Avant d'entrer au séminaire, j'ai toujours vécu sur la même rue, dans un quartier simple de Buenos Aires. Mon père travaillait comme comptable dans une usine située à quelques pas de la maison.

Jouiez-vous au football, aussi?

Oui, mais je n'étais pas très bon. Les joueurs comme moi sont appelés *pata dura* à Buenos Aires, ce qui signifie avoir les deux pieds dans la même bottine. Mais je jouais quand même, surtout comme gardien de but.

Comment votre engagement envers les pauvres a-t-il débuté?



Il me vient à l'esprit cette femme qui travaillait trois jours semaine chez nous pour aider avec le ménage. Elle et sa famille étaient très pauvres et ça me touchait beaucoup.

Nous-mêmes n'étions pas très riches, on arrivait tout juste, mais ma mère lui donnait des choses. Aujourd'hui, je pense souvent à elle et à ceux qui souffrent de pauvreté grâce à la médaille du Sacré-Cœur qu'elle m'a offerte. Je m'en sers pour prier.

Quel est le message de l'Église à l'égard des sans-abri?

D'abord que Jésus est venu au monde sans foyer et il a choisi la pauvreté. Puis, à l'instar des mouvements populaires qui prônent les trois «T» espagnols, soit *Trabajo* (travail), *Techo* (toit) et *Tierra* (terre), l'Église enseigne que tout le monde a droit à un toit au-dessus de sa tête.

Votre Sainteté, pouvez-vous imaginer un monde sans pauvreté?

C'est mon souhait. Je suis un croyant, mais je sais que le péché fera toujours partie de nous. Il y aura toujours de la cupidité et le manque de solidarité, soit l'égoïsme qui engendre la pauvreté. C'est pourquoi il m'est difficile d'entrevoir un monde sans pauvreté. Mais nous devons toujours nous battre... toujours. (INSP/Staatnieuws)

PHOTOS: FRANK DRIES STRAATNIEUWS

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à plus de 120 journaux de rue dans 40 pays sur six continents. Plus de 200 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



International
Network of
Street Papers



INITIATIVE

PAR GILLES LEBLANC
CAMELOT-PARTICIPANT

Jouer pour donner

Rencontre avec Les Deuxluxes

Anna Frances Meyer et Étienne Barry sont deux jeunes musiciens de Montréal. Ils forment Les Deuxluxes, un duo au style rock et la musique entraînante. Ils ont généreusement offert de verser à L'itinéraire les profits recueillis grâce à leur chanson de Noël, une reprise de *La fille du Père Noël* de Jacques Dutronc.

Qu'est-ce qui vous a incité à verser à L'itinéraire les profits de votre chanson?

Étienne : Avec cette chanson, créée en collaboration avec Francis Duchesne (enregistrement), Frank Lam (photographe) et Kapuano Records, nous voulons tout simplement aider ceux qui sont dans le besoin. Nous trouvons qu'il est aussi important d'aider les gens à se remettre sur pied, à développer leur créativité et à retrouver confiance en eux, que de leur offrir un repas et de l'aide psychologique. L'itinéraire travaille sur toute la ligne et nous trouvons ça admirable.

D'où vient cet engagement social ?

Étienne : Nous trouvons cela désolant qu'en 2015, nous ne soyons pas capables de faire en sorte que tous les citoyens aient un toit au-dessus de leur tête.

Anna Frances : On refuse de croire que c'est par manque de ressources, mais plutôt par manque de volonté politique et sociale. On ne pourra jamais réaliser notre plein potentiel en tant que société si une bonne partie des citoyens n'a pas le strict minimum.

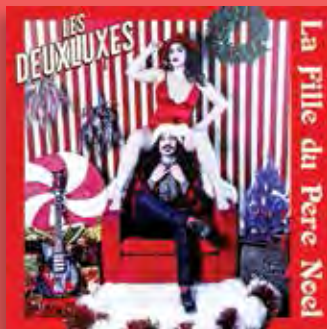


PHOTO : FRANK LAM

Les gens qui achètent *L'itinéraire* pourront se procurer la chanson gratuitement (et faire un plus gros don s'ils le veulent !) sur la page bandcamp des Deuxluxes : lesdeuxluxes.com

Le duo offrira aussi un spectacle gratuit le 19 décembre dans le cadre de l'événement Noël dans le Parc. Tous sont bienvenus !

« Notre génération est plus au courant des enjeux sociaux que celle de nos parents et grands-parents. »

Anna Frances Meyer, Les Deuxluxes

La jeunesse québécoise est-elle consciente face aux enjeux liés à l'itinérance ?

Anna Frances : Oui. Plusieurs mouvements le témoignent : la grève étudiante, *Occupy Wall Street*, *Idle No More*... On retrouve aussi sur le web et dans l'espace public de nombreuses discussions sur la santé mentale et les inégalités sociales.

Étienne : J'allais à l'école à l'UQAM et chaque jour, j'étais confronté à la réalité de l'itinérance : ceux qui quêtent, ceux qui fréquentent la soupe populaire au parc Émilie-Gamelin, ceux qui viennent se réchauffer dans l'école ou les édicules de métro en hiver. Il y a des itinérants que je voyais plusieurs fois par semaine, certains dont je connais même le nom. Quand j'y pense, ils faisaient plus partie de mon quotidien que beaucoup de mes camarades de classe.

Vous avez fait vos débuts dans le métro et participé au programme Les étoiles du métro. Nos camelots y travaillent aussi beaucoup. C'est comment, travailler dans le métro ?

Anna Frances : Travailler dans le métro n'était pas toujours facile, mais c'est une bonne plateforme pour te faire connaître par des gens qui, en temps normal, ne viendraient pas te voir en spectacle.

Étienne : Avec le métro, les gens sont automatiquement confrontés à notre musique. Ils peuvent, en quelque sorte, tester avant d'acheter. Les gens nous entendent et que ce soit de manière consciente ou non, ils prennent une décision : « Est-ce que j'aime ce que j'entends ? Oui, non ? Est-ce qu'ils valent la peine d'être encouragés ? »

Quel message voudriez-vous envoyer à nos camelots à l'approche des Fêtes ?

Anna Frances : Le temps des Fêtes, c'est un moment pour passer du temps en famille, voir des amis que nous ne voyons pas assez souvent, prendre une pause et faire le bilan de la dernière année. Nous sommes conscients que ce n'est pas tout le monde qui a cette chance et nous voulons que vos camelots sachent qu'ils ne sont pas seuls, même s'ils peuvent se sentir à l'écart. N'oubliez pas que plusieurs organismes organisent des rassemblements durant le temps des Fêtes, et si vous recherchez un peu de compagnie, ils vous accueilleront à bras ouverts ! ■

Vendre de l'énergie positive

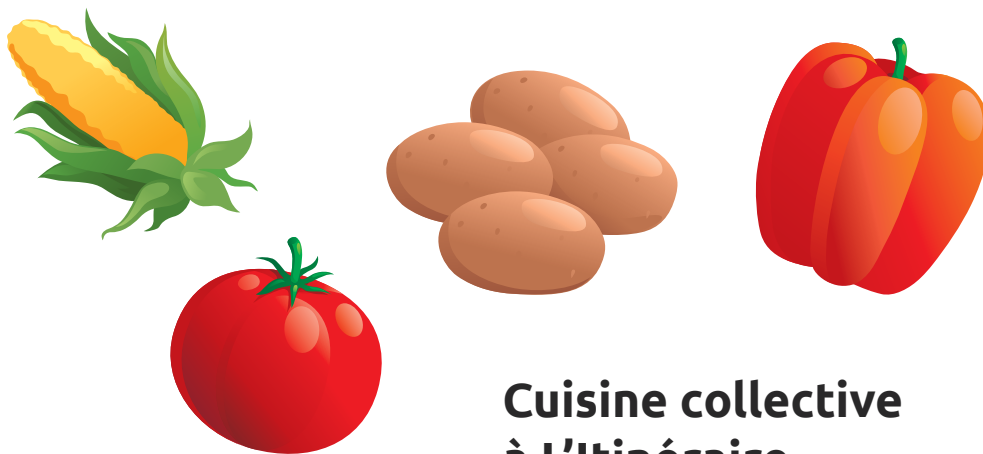
La vente est un acte d'échanger un bien contre de l'argent. À première vue, la vente du magazine semble être simple. Mais c'est bien plus que cela.

Pour moi, certains jours sont remplis d'appréhensions, me demandant si je vais faire assez d'argent pour payer le manque à gagner. Personnellement, je conçois mon emplacement de travail comme un sanctuaire d'amour et de positif. Aimer les gens, les connaître davantage chaque jour et surtout rester zen devant les difficultés de la journée : le positivisme est primordial. Le facteur météo ou le jour de la semaine n'est pas à mon avis un élément factoriel à mon revenu.

Ce principe de la vente par le positif me vient d'une conférencière internationale, Marianne Williamson, qui a écrit *Le retour à l'amour*. J'ai lu ce livre à petites bouchées, afin de mieux savourer chaque mot délicieux qu'elle a écrit. Cette femme m'inspire grandement par sa philosophie qui nous transporte dans une autre perception jusque-là inconnue. Sa perception de travailler avec amour me fait penser que le bonheur se trouve dans les petits détails.

Cette femme a vécu ses épreuves mais est toujours restée positive et déterminée à accomplir son rêve, quoi qu'il arrive. Je suis une personne qui lit quand même beaucoup et qui est avide d'apprendre. Lire ce genre d'ouvrage m'apporte le côté positif dont j'ai besoin pour me réaliser. Je suis reconnaissante d'avoir cette soif d'apprentissage car sinon je ne serais pas la personne que je suis. Mon objectif est de transmettre à mes clients ma joie de vivre. Merci à Marianne Williamson. Pour finir, une suggestion : voyez votre lieu de travail comme un endroit sacré et propagez l'amour qui est en nous tous.

JO REDWITCH
CAMELOT UNION /
SAINTE-CATHERINE



Bonjour !

Il y a peut-être des gens qui se demandent pourquoi je suis assise pour vendre le magazine. C'est parce que j'ai mal au dos. Je me fais soigner par un chiropraticien. Grâce à ses soins je n'ai plus mal et je peux rester debout plus longtemps.

Dans le passé j'ai déjà vendu *L'itinéraire* à Côte-des-Neiges. J'avais bien aimé ça et ça avait été une belle expérience de travailler avec les clients de ce quartier. J'en profite maintenant pour vous remercier. Il est possible que je retourne y vendre le magazine au mois de décembre, tout dépendant de mon état de santé.

Je voulais aussi vous annoncer que je vends présentement le magazine le soir, au marché Métro à l'angle des rues Fabre et Bélanger. J'aime y travailler car il y a beaucoup de soleil et beaucoup de monde qui y passe. J'y rencontre des gens gentils et aimables. J'y ai entre autres rencontré une dame qui m'a fait des confitures. Je ne l'ai pas revue depuis, mais je la remercie.

Merci aux clients et clientes qui m'encouragent. Mes ventes ont augmenté grâce à vous tous.

N'oubliez pas ! Le calendrier de *L'itinéraire* va bientôt paraître. Vous pourrez vous le procurer auprès de votre camelot préféré.

NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL



Cuisine collective à L'itinéraire

À même les locaux de L'itinéraire, on a commencé à former un groupe de cuisine collective.

Présentement, Claudine et moi nous en occupons et d'autres personnes cuisinent avec nous. Il y a Sylvain, préposé à l'entretien, Jean-Pierre, André-Guy et Cindy, camelots.

Une fois par mois, on cuisine un repas. Le vendredi, on consulte les circulaires pour déterminer la recette avec les ingrédients le moins cher possible. Le jeudi de la semaine suivante, on prépare la recette.

Les camelots qui sont intéressés à participer à la cuisine collective en préparant leurs propres repas doivent payer 3 \$ par portion et fournir les contenants. C'est une excellente occasion d'apprendre à se débrouiller en cuisine, à devenir plus autonome et à mieux gérer son alimentation tout en améliorant sa santé.

C'est aussi la possibilité de partager de bons moments entre camelots.

Les personnes intéressées à participer à la cuisine collective doivent s'adresser à Johanne Besner ou Claudine Boucher. N'hésitez pas : ça ne coûte pas cher et c'est l'occasion d'apprendre plein de choses utiles.

Dans *L'itinéraire* du 15 décembre, nous vous proposerons des recettes faciles à faire avec un petit budget !

JOHANNE BESNER
CAMELOT MÉTRO BEAUDRY





VIH-sida

Combattre l'ignorance

40 millions d'hommes et de femmes à travers le monde vivent avec le VIH. Au Québec, la maladie est en progression constante : plus de 20 000 personnes seraient porteuses du virus et 4 500 autres en seraient décédées. De plus, une personne séropositive sur trois ne sait pas qu'elle vit avec le VIH. Au-delà de tous ces chiffres, la première des étapes est de vaincre l'ignorance vis-à-vis de cette maladie. Il est parfois difficile de se débarrasser de certains préjugés, en lien avec la vie sexuelle et intime. Le 1^{er} décembre étant la journée mondiale du sida et le début de la Semaine de sensibilisation au sida chez les Autochtones, *L'itinéraire* vous présente une réflexion sur les tabous liés à cette maladie à travers le témoignage de deux de nos participants. L'occasion aussi de faire le point sur l'ensemble des avancées scientifiques et médicales.

Le besoin de vivre malgré tout

TEXTES ET PHOTOS
PAR ALEXANDRA GUELLIL

À la Clinique médicale l'Actuel, Albert T*, 57 ans, est à l'aise avec l'ensemble du personnel qu'il connaît bien. « *On s'habitue à tout, même aux visites chez le médecin* », s'amuse-t-il.

Cette clinique, qui existe depuis 1984, s'est rapidement fait reconnaître dans le traitement du VIH et de l'hépatite C si bien qu'aujourd'hui, elle vient en aide à plus de 3 000 patients aux prises avec le VIH et 1 500 autres atteints d'hépatite C. Chaque année, plus de 50 000 consultations sont assurées par les médecins de la clinique.

Albert T a été co-infecté en 1993. C'est-à-dire qu'il a été simultanément infecté par le VIH et l'hépatite C. S'il a pu affronter la maladie et réaliser l'importance de suivre les différents traitements, c'est grâce à son médecin, Dre Sylvie Vézina. « *Albert fait partie des cinq patients que j'ai eu peur de perdre*, confie celle qui a évolué avec lui tout au long de son traitement. *Je savais qu'il était capable de s'en sortir. C'est quelqu'un qui avait du potentiel pour être un être humain complet et je sentais que je pouvais lui redonner une vraie vie.* »

À cette époque, Dre Vézina était l'une des seules professionnelles qui acceptait de travailler avec les toxicomanes. Elle a même été jusqu'à payer le traitement d'Albert quand il n'avait pas les moyens de se le procurer. « *Je l'ai fait parce que je voulais qu'il réagisse et qu'il comprenne que c'était urgent. Sa situation était grave, on n'avait plus le temps d'attente. C'était "mon" Albert et je voulais qu'il guérisse.* »

De 1993 à 2002, l'homme a vécu des épisodes douloureux venant de certaines relations avec les femmes qu'il fréquentait. S'il dit avoir toujours été honnête avec ses partenaires, il a souvent senti de la peur et un malaise dans l'intimité. « *En 2002, j'ai failli mourir. Je n'avais pas les 56 piasses pour me payer les médicaments et c'est mon médecin qui a pris l'argent de ses poches. Quand j'ai vu cela, j'ai décidé d'agir.* »

La docteure Vézina est une femme plus que passionnée par son travail. Elle mène depuis plusieurs années un double combat. Le premier est de prendre soin des siens, ses patients, ses collègues et ses proches. Et, le second, de lutter contre sa propre maladie. « *Ce sont eux, mes patients, ces gens qui ont affronté le pire qui m'ont montré le chemin à suivre. Et mes proches comme mes collègues me donnent le courage de continuer.* »

Suicide à long terme

Albert a contracté le virus au début de sa trentième année. « *À l'époque, j'étais un junkie et je n'acceptais pas mon état. Je ne vivais que pour la drogue. Le virus était dans une cuillère et je le savais. Je me suis quand même piqué. C'était un suicide à long terme.* » Quand il a appris son diagnostic, il avait déjà entamé une cure de désintoxication. Sa réaction a été un mélange de déni et d'abdication jusqu'au jour où il a décidé de se reprendre en main. « *J'ai eu envie d'un cognac. Il a d'abord fallu que j'accepte mon état avant que j'agisse pour me soigner. Comment était-ce possible que mon médecin parvienne à croire en moi alors que je voulais renoncer ?* »

Pour Sylvie Vézina, l'évolution de l'état de santé d'Albert est un merveilleux exemple de victoire sur le virus et préjugés qui y sont associés. « *Aujourd'hui, il est guéri de l'hépatite C, le virus est contrôlé. Il a 57 ans, a travaillé les dernières années et est même en relation stable depuis deux ans. Je crois qu'avec tout cela, on peut dire qu'il a une vie complète !* » Leur relation patient-médecin a évolué quand il luttait contre l'hépatite C. Un traitement qui « *était très dur* », avec de nombreux effets secondaires, mais qui n'a fait que les rapprocher. « *L'un avait besoin de l'autre mais je ne sais pas trop lequel* », ajoute docteure Vézina, pensant à son vécu.

*Noms fictifs



VIH, sida, ITSS?

- Le **VIH** (Virus de l'immunodéficience humaine) est un virus qui affaiblit le système immunitaire chez l'être humain. En d'autres termes, c'est une sorte de microbe (bactéries, parasites, champignons, etc.) qui provoque un affaiblissement du système immunitaire.
- Le **sida** (Syndrome de l'immunodéficience acquise) est le nom donné au stade avancé d'une infection par le VIH. Lorsque le VIH a, avec le temps, affaibli le système immunitaire et qu'une personne commence à développer des signes de l'infection, cela signifie qu'elle a le sida. À contrario, avoir le VIH ne signifie pas être porteur du sida. Dans les deux cas, il est dit que la personne est **séropositive**, ou « vit avec le VIH » peu importe le stade de l'infection.
- Les infections transmises sexuellement et par le sang (**ITSS**) sont causées par des bactéries ou des virus qui se transmettent lors de contacts sexuels avec une personne infectée. Les ITSS incluent les maladies telles que le VIH, la chlamydie, la gonorrhée, l'herpès génital, les verrues génitales et la syphilis.

Ses efforts n'ont pas été vains. En 2003, après avoir suivi son traitement antirétroviral, Albert est devenu indétectable. Cela signifie que la quantité de virus présente dans le sang, appelé aussi la charge virale, est si faible que le virus est moins actif dans sa répllication. Ce ralentissement de l'activité du virus a permis à son système immunitaire de se reconstruire. En d'autres termes, si Albert demeure aujourd'hui toujours porteur du virus, il ne peut le transmettre à sa conjointe.

Les recherches scientifiques et médicales le prouvent, il est désormais possible pour les médecins de détecter le VIH à partir de 40 ou 50 copies de virus par millilitre de sang. Cette mesure est effectuée à l'aide d'une simple prise de sang. Selon le rapport du Consensus d'experts de l'INSPQ publié en mai 2014, un traitement antirétroviral efficace abaisse la charge virale à un niveau indétectable et « *réduit de manière significative le risque de transmission du VIH* ».

Préjugés tenaces

Le VIH/sida est une maladie qui a longtemps été l'origine de nombreuses idées reçues. Réjean Thomas, président de la Clinique L'Actuel, expliquait dans une publication en lien avec les préjugés et la prévention du sida que la maladie « *nous confronte à deux obstacles majeurs : les limites de la connaissance et la force des préjugés* ». Selon celui qui a récemment reçu l'Ordre du Nouveau-Brunswick, « *si les préjugés sont si présents et si puissants, c'est qu'une maladie comme le sida a une valeur symbolique très importante* ».

Ayant des liens directs ou indirects avec « *la sexualité, l'homosexualité, la drogue, la prostitution, les origines ethniques et la mort, une telle maladie permet de cristalliser, d'une manière arbitraire et aveugle, un ensemble de préjugés autour d'un nouveau bouc émissaire* ». Et, dans les années 1980-1990, ces préjugés étaient bien plus importants en raison des faibles connaissances et recherches dans le domaine.

Le tabou était, selon certains, bien plus présent dans les petites villes. C'est le regard que porte Jessy J*. Aujourd'hui âgé de 44 ans, Jessy a contracté le virus suite à un échange de seringue dans une piquerie de fortune qu'il avait créée à Montréal. « *Dans la p'tite ville d'où je viens, deux ou trois personnes se piquaient de temps en temps.* »

Et avant, il n'y avait pas d'endroit où l'on pouvait trouver des seringues non utilisées. Il fallait s'arranger avec le monde ».

Jessy est arrivé à Montréal avec cette même mentalité, partager ses seringues sans même se douter des risques possibles de transmission de maladies par le sang. « *J'étais jeune et inconscient. Cette seringue avait été utilisée par quelqu'un qui était en phase quasi terminale.* »

Au moment du diagnostic, le jeune adulte est resté surpris sans trop savoir comment agir. « *Le médecin avait dit à ma mère qu'il me restait entre six mois et un an et demi à vivre. Tout le monde capotait. Les deux années suivantes, je ne m'en souviens plus vraiment* », commente Jessy. L'homme dit avoir toujours eu des rapports « *honnêtes* » avec les femmes. « *Je l'ai pognée jeune cette maladie et ma plus grande misère a été de vivre avec ce que le monde pensait de moi.* »

Quand il a été contaminé, l'amie de son père a eu des propos virulents à son égard, lui interdisant de revenir au domicile familial. « *Pourtant, ses deux sœurs sont médecins, mais ils avaient peur que je contamine tout le monde* », regrette-t-il. Lors de l'entrevue, Jessy a tenu à préciser que tout le monde pensait l'enterrer au moment où il a été diagnostiqué. Or, petite « *vengeance personnelle* », il dit avoir « *enterré les trois-quarts de ceux qui pensaient cela. Même la mort ne voulait pas d'moi !* » ironise-t-il sans retenue.

Pour Jessy comme pour Albert, la lutte contre le VIH a été jonchée d'obstacles qu'ils ont su relever avec brio. Leurs histoires prouvent qu'au-delà du diagnostic médical, c'est bien plus l'ignorance face à ce qu'est la maladie et aux moyens de la transmettre qui reste encore à combattre. ■

PHOTO: ALEXANDRA GUELLIL



Dre Sylvie Vézina



L'essentiel sur le VIH-sida, les hépatites et les ITSS*

Les moyens de transmission

Le VIH peut être transmis uniquement lors de relations sexuelles non protégées, par le partage de seringue ou tout autre matériel utilisé pour injecter les drogues, par des aiguilles non stérilisées (tatouages et percages). Aucune transmission n'est possible par la parole, la toux, les éternuements, les câlins, les bisous, le fait de boire dans le même verre, en serrant la main, en mangeant ou en considérant humainement une personne séropositive. Tant qu'il n'y a pas de contact sanguin ou entre les muqueuses, il n'y a pas de risque. Impossible donc de retrouver le virus dans les toilettes ou les serviettes. Le VIH ne se transmet pas par la peau qui reste une barrière infranchissable. Le VHC se transmet lorsque du sang contenant le virus entre dans le système sanguin d'une autre personne. Cela se passe habituellement lorsqu'il y a des brèches dans la peau, dans le nez ou la bouche, en réutilisant du matériel d'injection ou tout autre objet où il pourrait y avoir des traces de sang (rasoirs, brosses à dents, etc.), durant la grossesse et l'accouchement ou encore lors de rapports sexuels où il pourrait y avoir du sang.

Légende urbaine

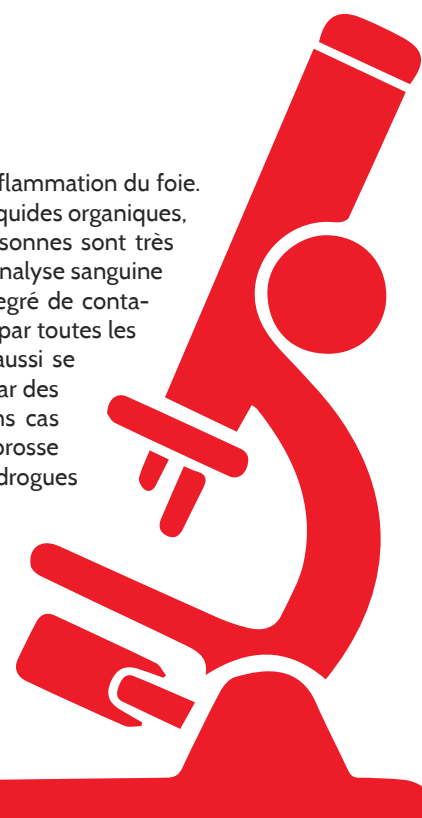
La légende des seringues contaminées par le VIH retrouvées dans les parcs ou les cinémas qui pourraient infecter des passants ou même des enfants est fausse. Après quelques minutes à l'air libre, le sang contenu dans une seringue coagule et le virus meurt aussitôt. Les seules données fiables concernant le risque de contracter une infection transmissible par le sang suite à une piqûre accidentelle proviennent des études faites chez les travailleurs de la santé. Ces données démontrent, d'abord, que le risque de transmission est très faible et, ensuite, que les principaux facteurs de risque sont la présence de sang frais dans la seringue et la profondeur de la blessure. Les virus sont souvent sensibles aux variations de températures. Des virus vivants (VHB et VHC) ont rarement été retrouvés dans des seringues abandonnées.

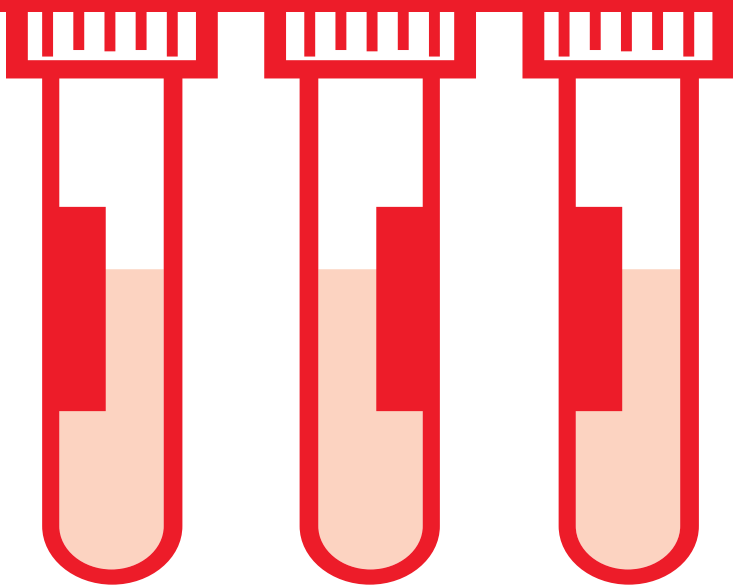
Les moyens de protection

Toutes les contraceptions hormonales (la pilule, le stérilet, l'implant, les timbres contraceptifs ou encore les anneaux) ou locales (spermicides, ovules, diaphragme) ont comme seul but d'éviter une grossesse. En aucun cas ces contraceptions ne permettent de protéger des infections sexuellement transmissibles (hépatites, ITSS ou VIH-sida). Il n'existe que deux protections efficaces contre le VIH : le préservatif (masculin ou féminin) et l'abstinence. Pour envisager des rapports sexuels sans risque et sans préservatif, les deux partenaires doivent avoir une relation stable et faire un test de dépistage. Tant qu'il ne glisse ni ne se déchire, un préservatif (condom), qu'il soit féminin ou masculin, offre une protection fiable contre l'infection au VIH. Cependant, cette protection abaisse sans annuler complètement le risque de contamination par une autre maladie sexuellement transmissible (chlamydia, gonorrhée ou syphilis). Aucun des agents pathogènes ne peut traverser un préservatif intact. Toutefois, lors des rapports sexuels, les germes peuvent se transmettre par d'autres voies, mains ou objets.

L'hépatite B (VHB)

Il s'agit d'une infection entraînant une inflammation du foie. Ce virus est transmis par le sang ou les liquides organiques, tout comme le VIH-sida. Certaines personnes sont très infectieuses et d'autres non. Seule une analyse sanguine particulière permet de déterminer le degré de contagiosité. L'hépatite B peut être transmise par toutes les formes de contacts sexuels. Elle peut aussi se transmettre par des contacts proches, par des membres d'une famille et dans certains cas (par exemple, le fait de partager une brosse à dent ou un rasoir). Les utilisateurs de drogues injectables qui partagent des aiguilles ont un risque élevé de la contracter de même que le personnel médical qui est exposé au sang et aux liquides organiques.





Une question de symptômes

L'infection du VIH n'entraîne pas de symptômes qui peuvent se distinguer, si ce n'est un peu de fièvre et de fatigue, comme dans le cas d'une grippe ou d'une mononucléose (« maladie du baiser »). Ces symptômes ne sont pas systématiques et disparaissent rapidement et ce, pendant plusieurs années. Le seul moyen de savoir si une personne est infectée par le VIH est le test de dépistage (voir page 19). Les « symptômes » attribués à tort au VIH sont ceux du sida. Lorsque le système immunitaire ne peut plus défendre l'organisme contre le VIH, celui-ci envahit le corps et fatigue les défenses immunitaires, laissant la place libre à toutes les infections. On parle alors d'infections opportunistes : elles profitent d'une baisse des barrières pour entrer et infecter l'organisme déjà affaibli.

La couverture médicale

La couverture est garantie sans restriction pour tous les médicaments d'ordonnance figurant dans la section générale de la Liste de médicaments du Québec. Cette section inclut une large gamme de médicaments couvrant la plupart des problèmes médicaux. À trois exceptions près, tous les anti-rétroviraux approuvés pour le traitement du VIH au Canada sont couverts. L'enfuvirtide (Fuzeon, T-20) en est un exemple. Ce dernier est qualifié de médicament d'exception parce que certaines conditions se rapportant à l'état de santé et aux antécédents de traitement du patient doivent être respectées pour que le remboursement soit approuvé. Aptivus et Prezista sont les deux médicaments anti-VIH qui ont récemment reçu le feu vert de Santé Canada. Le Conseil du médicament examine actuellement des demandes visant l'inclusion de ces derniers sur la prochaine Liste de médicaments.

Assurances et statut sérologique

Une personne doit dévoiler son statut sérologique à un assureur au moment de la signature du contrat, seulement si on le lui demande explicitement, tout comme il est obligatoire de renseigner sur toutes autres conditions médicales. Si elle omet de dévoiler sa séropositivité au moment de la signature du contrat, elle pourrait voir ce dernier annulé et se faire accuser de fraude. Si cette même personne est diagnostiquée après la signature du contrat, l'assureur doit se baser sur l'état de santé du bénéficiaire au moment de la signature du contrat. Bien que la Charte des droits et libertés de la personne prévoie l'interdiction de refuser un contrat à une personne en raison de son handicap, elle prévoit aussi que, dans le cadre de contrats d'assurance ou de régimes sociaux, les distinctions soient faites selon l'état de santé qui ne constitue pas une discrimination.

Divulguer son statut sérologique ?

La plupart du temps, la décision de divulguer sa séropositivité relève d'un choix personnel. Il n'existe aucune loi obligeant une personne à dévoiler des éléments liés à sa santé à la famille, aux amis. De la même façon, il n'est pas nécessaire de divulguer sa séropositivité à un propriétaire, à un employeur, aux collègues, à des amis de classe ou à la direction d'une école. Contrairement aux idées reçues, il n'existe aucune obligation liée à la divulgation d'un statut sérologique à un dentiste ou autre professionnel de la santé. Une personne peut décider de le faire uniquement si elle souhaite recevoir des soins adéquats et appropriés. La question reste différente quand il s'agit de partenaires sexuels, c'est-à-dire toute personne avec qui une personne a des relations sexuelles : conjoint(e), partenaire régulier ou occasionnel. Au Canada, les personnes vivant avec le VIH ont l'obligation, en vertu du droit criminel, de dire à leurs partenaires sexuels qu'elles sont séropositives avant d'avoir une relation sexuelle. La loi canadienne reconnaît comme obligatoire la divulgation du statut sérologique en fonction de certaines pratiques sexuelles. Autrement dit, s'il y a une activité sexuelle qui, selon la loi, comporte une possibilité réaliste de transmettre le virus et que la séropositivité n'est pas divulguée à un partenaire, il est possible d'être accusé d'un crime sérieux.





Donner son sang

Au Québec, le don du sang est légiféré par des normes strictes. Ainsi, il demeure impossible pour un homme ayant eu une relation sexuelle avec un homme au cours des cinq dernières années ou pour une personne qui s'injecte des drogues par seringue de donner son sang. D'autres règles sont liées aux pratiques sexuelles ou à un séjour en prison de plus de 48 heures consécutives au cours des douze derniers mois. Il est impossible pour une personne ayant reçu un diagnostic positif au VIH-sida ou aux hépatites B et C de donner son sang.

Évolution du traitement

En grande partie en raison des médicaments antirétroviraux, le VIH est maintenant considéré comme une maladie chronique, mais maîtrisable. Les traitements ont évolué permettant aujourd'hui à de nombreux patients d'avoir une charge virale indétectable et une vie quasi normale. Cependant, le virus n'est pas supprimé de l'organisme. Conséquence directe : en cas de diminution du système immunitaire, le virus pourrait se démultiplier et envahir l'organisme, jusqu'à développer le sida.

Espérance de vie

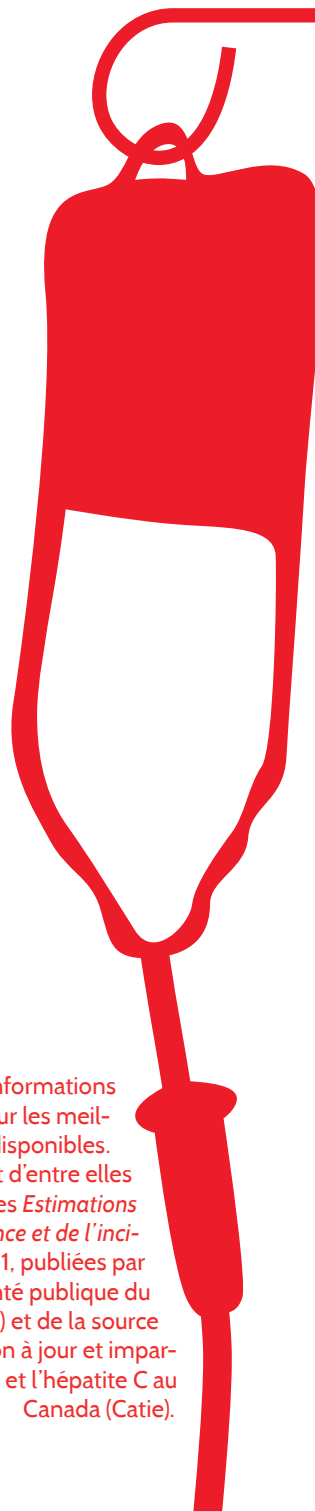
Il y a eu une augmentation importante et significative de l'espérance de vie et une diminution de la mortalité parmi les personnes vivant avec le VIH (PVVIH). Le meilleur accès et la prise accrue de médicaments antirétroviraux ont été associés à une amélioration des résultats et à une pharmacorésistance réduite parmi les PVVIH.

Transmission de la mère à l'enfant

Le risque de transmettre l'infection de la mère à l'enfant existe, mais est loin d'être automatique. En l'absence de traitement, le risque « naturel » de transmission est de 15 à 25 %. L'allaitement par la mère infectée est un facteur qui augmente ce risque jusqu'à 45 %. Cependant, lorsque la mère suit un traitement précis durant la grossesse, le risque est réduit à moins de 2 %. Le nouveau-né reçoit lui aussi un traitement à la naissance, durant une ou plusieurs semaines.

Accès au traitement

Le traitement au Canada est offert publiquement par l'entremise des systèmes de santé provinciaux et territoriaux, et la plupart des PVVIH accèdent au traitement, aux soins et au soutien. Toutefois, ce ne sont pas toutes les PVVIH qui accèdent au traitement recommandé. Pour être efficaces, les médicaments doivent être pris quotidiennement et le traitement ne doit pas être interrompu.



*Toutes ces informations sont fondées sur les meilleures données disponibles.

La plupart d'entre elles proviennent des *Estimations de la prévalence et de l'incidence du VIH, 2011*, publiées par l'Agence de la santé publique du Canada (ASPC) et de la source d'information à jour et impartiale sur le VIH et l'hépatite C au Canada (Catie).

15 lieux où se faire dépister à Montréal

MONTREAL

Clinique médicale du Quartier latin

905, boul. René-Lévesque Est

(514) 285-5500

cliniquequartierlatin.com

SPOT

Service complet de dépistage du VIH et des autres infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) pour les hommes ayant des relations sexuelles avec les hommes.

1223 - A, rue Amherst

(514) 529-7768

spotmontreal.com/

Clinique médicale l'Actuel

1001, boul. de Maisonneuve Est, bureau 1130

(514) 524-1001

cliniquelactuel.com

RÉZO

2075, rue Plessis

(514) 521-7778

rezosante.org/

GAP-VIES

7355, boul. Saint-Michel

(514) 722-5655

gapvies.ca/

Clinique médicale l'Alternative

2034, rue Saint-Hubert

(514) 281- 9548

cliniquedelalternative.com

CSSS Jeanne-Mance – CLSC des Faubourgs

Points de service du CLSC des Faubourgs :

1705, rue de la Visitation

1250, rue Sanguinet

2260, rue Parthenais

(514) 527-2361

santemontreal.qc.ca/CSSS/jeannemance

CSSS Jeanne-Mance – Clinique des jeunes de la rue

CLSC des Faubourgs : 1250, rue Sanguinet

(514) 527-9565, poste 3682

Ketch Café : 4707, rue St-Denis

(514) 985-0505

jeannemance.ciuss-centresudmtl.gouv.qc.ca

CSSS de la Montagne – CLSC Métro

1801, boul. de Maisonneuve Ouest

(514) 934-0354

clscmetro.qc.ca

CSSS du Cœur-de-l'Île – CLSC Villieray

1415, rue Jarry Est

(514) 376-4141

Médecins du Monde

Clinique communautaire de dépistage pour les personnes à statut d'immigration précaire

338, rue Sherbrooke Est

medecinsdumonde.ca

Clinique médicale Opus

1470, rue Peel Suite 850, Montréal

Tour A, 8e étage, local 850

cliniqueopus.com/

Plein Milieu

4677, rue Saint-Denis

(514) 524-3661

pleinmilieu.qc.ca/Accueil

Dopamine

3591, rue Sainte-Catherine Est

(514) 251-8872

dopamine.ca/

LAVAL

CLSC du Marigot

1351, boul. des Laurentides, Laval

(450) 668-1803



Se poser les bonnes questions

💧 Quand passer un test de dépistage ?

Les plus récents tests de dépistage du VIH effectués à partir d'une prise de sang peuvent détecter la présence du VIH de 16 à 40 jours après une prise de risque. Ce sont ces tests qui détectent les anticorps du VIH ainsi que l'antigène P24. Toutefois, un test négatif suite à une période aussi courte n'est pas fiable à 100 %.

Les tests de dépistage rapide du VIH effectués en prélevant quelques gouttes de sang au bout du doigt atteignent leur fiabilité maximale trois mois après la prise de risques. Se faire dépister annuellement est une habitude de santé à avoir lorsqu'il y a activité sexuelle avec une crainte d'une prise de risques.

💧 Pratiques sexuelles ou relations sexuelles non protégées ?

Le port du préservatif est efficace pour prévenir l'infection au VIH. Cependant il ne permet pas de contrer toutes les infections transmissibles sexuellement (ITS) comme l'herpès ou les condylomes. L'efficacité du condom dépend de la façon dont il est utilisé. S'il n'est pas utilisé régulièrement et de la bonne manière, le risque d'exposition au VIH, aux ITS et de transmission de ces derniers augmente.

💧 Avoir une relation stable ou fonder une famille?

Avant d'abandonner le préservatif (condom), il est nécessaire pour les deux partenaires de passer un test de dépistage. Il est possible pour une femme séropositive de mener une grossesse normale et d'avoir un bébé séronégatif uniquement si elle suit les traitements adéquats.



ACTUALITÉS

PAR NORMAN RICKERT
CAMELOT MÉTRO OUTREMONT
ET VAN HORNE / DOLLARD

leseditionsnormarmuse.wordpress.com

L'entrevue avec David Suzuki a été réalisée en anglais et traduite par Norman Rickert.

David Suzuki

est un généticien et un militant écologiste canadien né en 1936 à Vancouver. Il anime l'émission de télévision *The Nature of Things*. Il dirige une fondation qui porte son nom et a écrit plusieurs livres et publications. Il est lauréat du prix Kalinga pour la science de l'Unesco et s'est vu décerner la médaille des Nations Unies pour l'environnement.

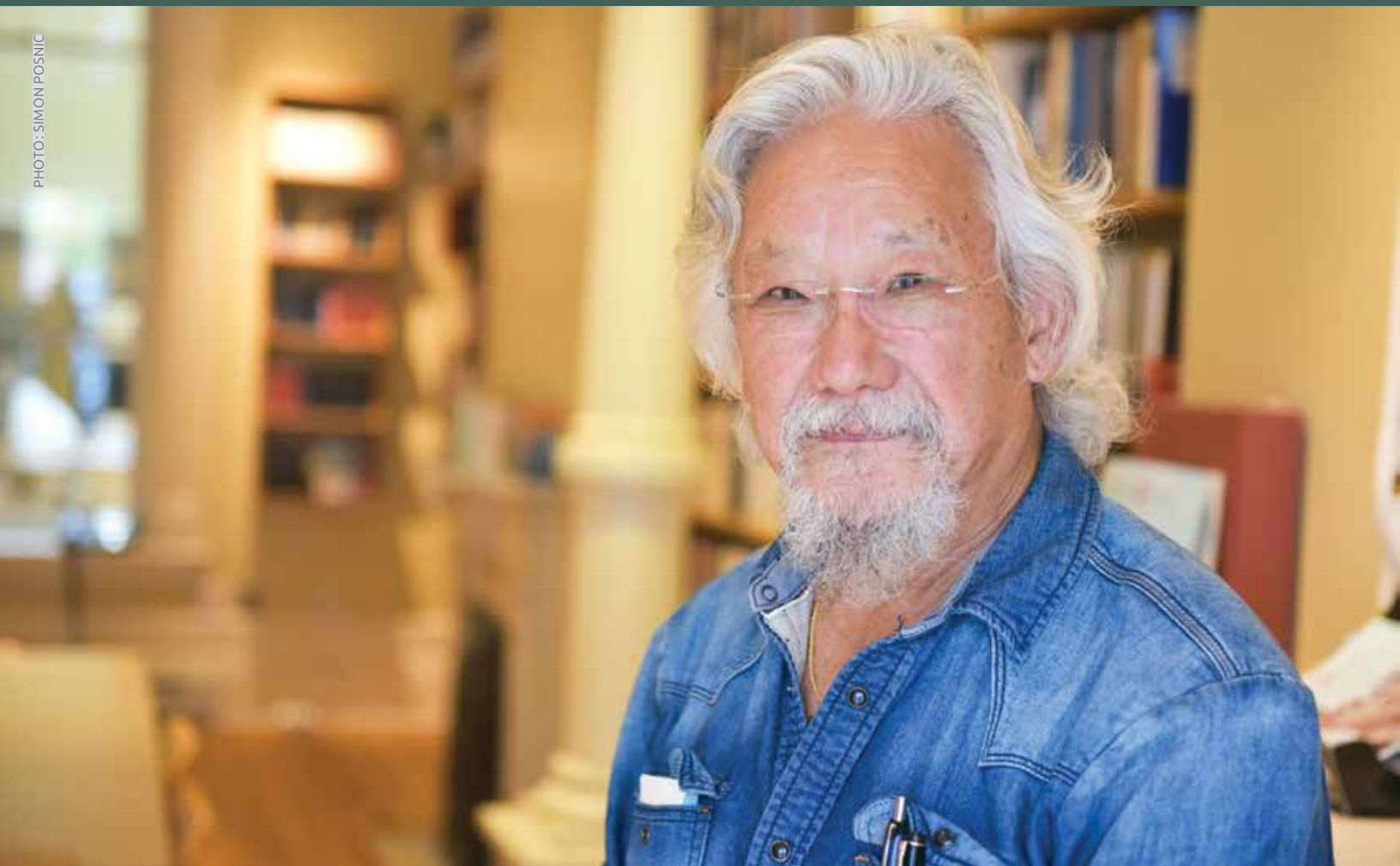


PHOTO: SIMON POSNIC



Transmettre l'espoir d'une vie meilleure à nos petits-enfants

Dans un livre très personnel, *Lettres à mes petits-enfants*, David Suzuki, cinq fois grand-père, raconte les épisodes les plus marquants de son parcours. Économie, écologie, politique, citoyenneté, l'homme passe en revue les grands enjeux de notre société à travers un témoignage qui se veut un héritage à laisser aux générations futures. Un discours porteur d'espoir alors que le débat des 80 chefs d'État, réunis du 30 novembre au 11 décembre à Paris pour la conférence internationale sur le climat, pourrait avoir une incidence majeure sur l'avenir de notre planète.

Vous venez de publier un livre, *Lettres à mes petits-enfants*, dans lequel vous racontez des épisodes de votre parcours. C'était important pour vous de laisser une trace à vos descendants ?

Oui. Mes grands-parents sont arrivés au Canada entre 1902 et 1904. Ils étaient très pauvres et sans éducation, ils sont venus au pays pour les opportunités d'emploi. Ils n'ont jamais appris l'anglais. Ils ont vécu au Canada jusqu'après la guerre. Ma mère et mon père sont nés au Canada. Ils m'ont dit « *tu es Canadien, ici, tu parles anglais, si tu désires apprendre une deuxième langue, apprends le français* ». Je n'ai jamais appris le japonais, je n'ai donc jamais eu l'occasion d'avoir une conversation avec mes grands-parents, et quand ils sont décédés, je me suis rendu compte que beaucoup de questionnements concernant mes racines familiales étaient restés sans réponse. Maintenant que j'approche de ma fin de vie, je ne veux pas mourir sans avoir transmis auparavant certaines valeurs importantes à mes petits-enfants.

Vous expliquez avoir clairement vécu le racisme enfant. Pensez-vous que l'eugénisme pourrait revenir en force dans le monde occidental ?

Oui, je crois que cela pourrait revenir aujourd'hui. Les généticiens au tout début du XX^e siècle étaient si excités par leurs découvertes concernant les plants de maïs, les mouches à fruit et les souris

Des exemples inspirants



Le Bhoutan est un minuscule pays niché entre la Chine et L'Inde. Pendant 200 ans, ses habitants ont résisté à l'envahissement de leur territoire par leurs voisins, ils sont restés cachés dans leur pays en prétendant qu'ils n'existaient pas. Le roi a finalement décidé un jour qu'il fallait se montrer au reste du monde. On lui a demandé dans une conférence quel était le PIB du Bhoutan : « *Je n'en sais rien, a-t-il répondu, mais nous mesurons par contre le Bonheur national brut* ».

Si vous allez en Équateur ou en Bolivie, leur constitution inclut la notion de *Pachamama*, c'est-à-dire la Terre-Mère. Cela signifie qu'elle possède le droit constitutionnel d'être protégée. Par exemple, un entrepreneur en construction est venu avec son tracteur à chenilles pour décharger du sable et du gravier directement dans une rivière sacrée. En vertu de *Pachamama*, l'entrepreneur a été poursuivi en justice et a dû nettoyer la rivière.

qu'ils ont commencé à appliquer leurs observations sur les êtres humains. Par exemple, ils étudiaient les mouches à fruit et faisaient un lien avec l'alcoolisme, en sautant à des conclusions hâtives. Ces gens n'étaient pas des fous, c'étaient des généticiens qui faisaient un lien entre leur travail de recherche et le fait que les assistés sociaux étaient génétiquement différents. Cela a eu beaucoup de conséquences : on a connu de l'eugénisme en Alberta, où jusqu'aux années 1960, on stérilisait des personnes par centaines parce qu'on

La grande tragédie de notre époque, ce n'est pas le manque d'initiatives positives pour la préservation de l'environnement, c'est vraiment ce qui se passe dans notre tête. Le défi consiste à changer nos comportements.

estimait qu'elles avaient des troubles mentaux. Vous devez être prudent quand vous faites des recherches scientifiques, il y a des découvertes mineures dont vous exagerez la portée.

Vous dites en parlant de votre père que « la seule idée d'avoir recours à l'aide sociale le répugnait ». À ses yeux, c'était vu comme un manque de fierté, comme un manque de caractère et comme de la paresse. Plusieurs camelots qui travaillent à L'itinéraire vivent en partie sur l'aide sociale et cherchent à casser ces préjugés. Qu'auriez-vous envie de leur dire ?

C'était le contexte de l'époque. Quand mes grands-parents sont arrivés au Canada, le pays était raciste et ils savaient que pour être en mesure de survivre ici, ils devaient travailler encore plus dur que les autres. Ce sont les valeurs qu'ils nous ont transmises. Au début du XX^e siècle, l'aide sociale n'existait tout simplement pas. Le président de l'association médicale canadienne, qui venait de Terre-Neuve, avait déclaré que les assistés sociaux devaient être stérilisés, que c'était à cause de leurs gènes. Ceci nous ramène au danger d'affirmer que ces gens sont différents. Ce qui me révolte là-dedans, c'est qu'aucun médecin ne se soit opposé à son point de vue. Par exemple, si je vous disais qu'il y avait 40 % de chances que des fœtus aient plus tard des problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie et que 80 % d'entre eux allaient recevoir l'aide sociale, nous pourrions en conclure que nous économiserions beaucoup d'argent en ayant recours à l'avortement. Cette façon de penser est vraiment dangereuse.

Dans votre livre, vous dites que « nous travaillons très fort pour combler nos désirs, et non nos besoins ». Pourriez-vous nous en dire plus sur ce sujet ?

Quand mes parents sont sortis de la Grande Dépression, ils nous ont transmis ce qu'ils ont appris eux-mêmes : vivre selon ses moyens, épargner, partager, ne pas être avare, aider son prochain. Une des choses qu'ils nous répétaient constamment, c'était de travailler durement pour gagner de l'argent afin de subvenir à nos besoins essentiels. Mais il ne faut pas courir après l'argent dans le but de devenir important. Je suis fier que notre société ait des programmes comme l'aide sociale. Je crois en une société dans laquelle on partage avec les plus pauvres. Je crois à l'instauration d'un revenu citoyen garanti pour tous. Mais je constate plutôt un effritement de ces valeurs. Pour Harper¹ les assistés sociaux sont un fardeau pour l'économie, ils coûtent cher, ils trichent... Cette façon de penser, ce n'est rien que de la *bullshit*.

Vous dites que les jeunes d'aujourd'hui ont une attitude très différente que celle de leurs aînés au même âge. Pensez-vous que les humains commencent à changer de comportement ?

Quand j'étais jeune, un ministère de l'Environnement n'existait tout simplement pas, peu importe le pays. L'écologie n'avait aucune importance, contrairement à aujourd'hui. L'environnement, c'était seulement une question de ressources à exploiter. S'il y avait possibilité de couper une forêt ou de forer un puits, alors on ne se posait pas de questions, on y allait. On pouvait polluer l'air et l'eau

1. NDLR: L'entrevue a été réalisée avant l'élection générale du 19 octobre 2015.



PHOTOS : SIMON POSNIC

sans problème, car personne n'était conscient des conséquences de la surexploitation des ressources. Les jeunes d'aujourd'hui sont au courant des enjeux. Ils savent que la gestion actuelle de l'environnement constitue une sérieuse menace pour leur bien-être futur.

Avez-vous déjà songé à vous lancer en politique ?

J'ai déjà eu des occasions de le faire dans le passé mais aujourd'hui, je suis trop vieux pour ça. Je crois que j'ai maintenant un rôle spécifique, un peu comme les aînés d'une communauté. Ces derniers ne sont plus intéressés à l'appât du gain, au profit. Je n'ai plus rien à perdre. Je n'éprouve plus à mon âge le désir de jouer à ce jeu-là. Les PDG retraités devraient s'exprimer à propos de l'environnement. Le PDG d'une des plus grandes entreprises forestières de la Colombie-Britannique m'a poursuivi et m'a attaqué sur mes convictions. Lorsqu'il a pris sa retraite, il a commencé à financer ma fondation, car il savait pertinemment qu'il avait été dans l'erreur.

Le discours populiste de Donald Trump vous semble-t-il dangereux ?

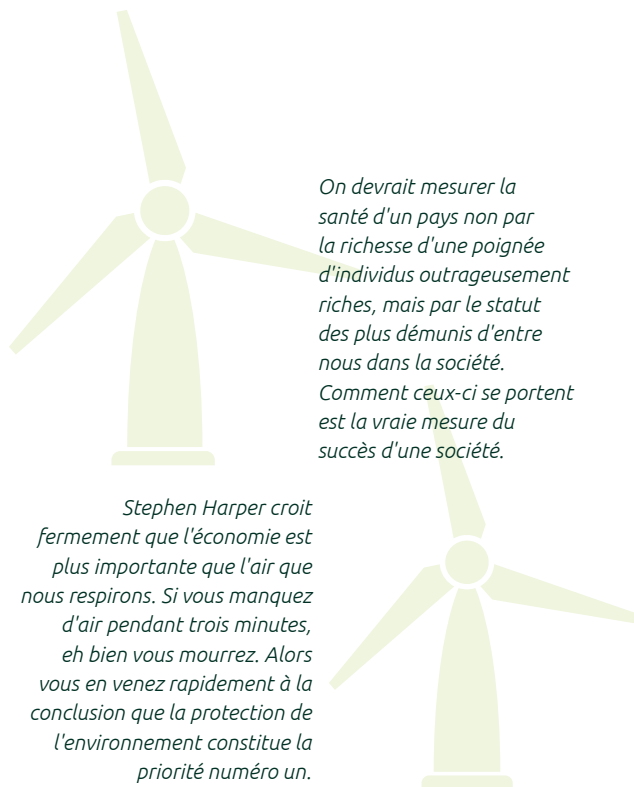
Savez-vous quoi, j'aime entendre ça, car M. Trump nous montre le côté cinglé du Parti républicain. J'espère qu'il remportera l'investiture pour être candidat à la présidence, car il pourrait être opposé à Bernie Sanders. Il vient de nulle part, il a touché une corde sensible chez nos voisins du Sud et suit de près Hillary Clinton dans les sondages. C'est un candidat de l'extrême gauche, selon les standards américains, et ça ferait un beau duel idéologique avec Donald Trump.

La conférence de Paris 2015 sur le climat est-elle selon vous « la conférence de la dernière chance », comme certains médias l'annoncent ?

C'est vraiment notre dernière grande chance. Cette conférence sera la 21^e du genre, les précédentes n'ayant rien donné. Deux événements récents me donnent de l'espoir. Les deux plus grands émetteurs de gaz à effet de serre de la planète – les États-Unis et la Chine – ont commencé à discuter sérieusement des objectifs de réduction. C'est une avancée majeure. M. Harper répétait constamment que le Canada ne pouvait rien changer dans ce domaine-là, que c'était la responsabilité du gouvernement américain. L'autre avancée énorme, c'est l'encyclique du Pape François qui appelle chacun de nous à s'engager pour préserver la planète. Je suis athée, mais j'ai lu et relu ce texte et ça me fait pleurer à chaque fois. J'aurais souhaité l'avoir écrit. Le Pape a accompli quelque chose d'énorme, la sauvegarde de l'environnement est pour lui une question d'ordre moral et éthique. Nous parlons de l'avenir de notre planète, de nos enfants et petits-enfants.

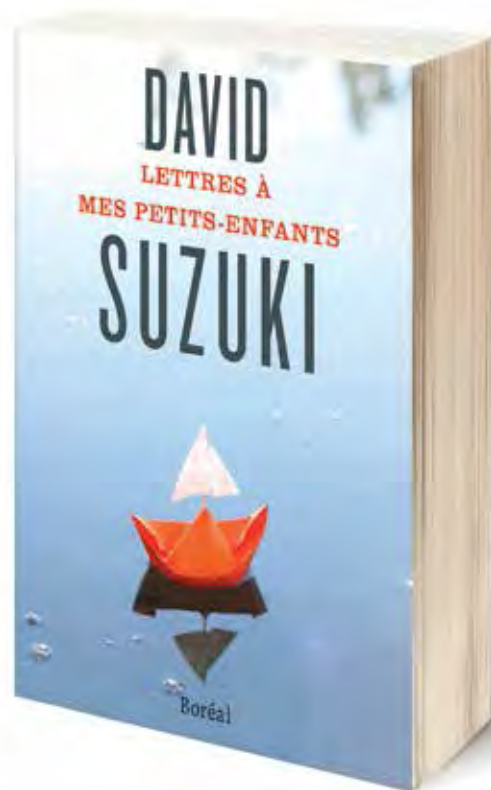
Comment pouvons-nous, en tant que citoyens, changer nos comportements pour faire avancer les choses ?

La balle est maintenant dans le camp de la société civile. Le vrai changement doit venir de la base. Le Québec constitue un exemple à suivre dans ce sens. Je suis toujours étonné qu'ici à Montréal, les manifestations peuvent mobiliser des centaines de milliers de personnes, comme par exemple celle du Printemps érable de 2012. Des manifestations de cette envergure n'ont pas lieu dans les autres provinces. C'est de ce type d'implication dont nous avons besoin. On constate que les politiciens élus pour servir la population ne le font pas, c'est notre responsabilité d'exiger qu'ils nous rendent des comptes, qu'ils écoutent nos propositions et non celles des multinationales. ■



On devrait mesurer la santé d'un pays non par la richesse d'une poignée d'individus outrageusement riches, mais par le statut des plus démunis d'entre nous dans la société. Comment ceux-ci se portent est la vraie mesure du succès d'une société.

Stephen Harper croit fermement que l'économie est plus importante que l'air que nous respirons. Si vous manquez d'air pendant trois minutes, eh bien vous mourrez. Alors vous en venez rapidement à la conclusion que la protection de l'environnement constitue la priorité numéro un.



Lettres à mes petits-enfants
David Suzuki
Traduit de l'anglais par Danièle Blain
Les éditions du Boréal
Montréal, 2015, 272 pages



VIE CITOYENNE

PAR BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PROMENADE ONTARIO
ET MÉTRO RADISSON



Les écoquartiers ont 20 ans

Rencontre avec Roxanne L'Écuyer, directrice générale de la Société écocitoyenne de Montréal (SEM), à Sainte-Marie, qui dresse un portrait des écoquartiers de la métropole.

Pouvez-vous nous expliquer comment le projet des écoquartiers a débuté?

Le programme a été créé en 1995. À l'époque, quand l'administration a souhaité implanter ce programme, c'était pour faire concordance avec les débuts de la collecte sélective à Montréal. La meilleure façon était de faire un travail graduel de sensibilisation en s'appuyant sur des organismes déjà bien implantés dans les quartiers. Plusieurs organismes communautaires sont donc mandatés à Montréal pour gérer les écoquartiers.

Petit à petit, on s'est mis à monter d'autres projets en parallèle, comme les comités d'action citoyenne ou comme les ruelles vertes, qui sont aussi financées par Environnement Canada. Mais les écoquartiers continuent à représenter 75 à 80 % de nos activités.

Quel est le premier projet que vous avez développé?

Le premier gros mandat a été l'implantation du recyclage. Nous faisons partie de la première vague des écoquartiers à Sainte-Marie. Le deuxième gros projet a été la propreté. Avant ça, il n'y avait pas forcément de politique de propreté. L'idée était d'impliquer les citoyens, de créer le pont entre les services municipaux et les citoyens, de trouver des façons de sensibiliser et de faire en sorte que les gens s'impliquent directement.

Quels genres de problèmes avez-vous rencontrés au début? Avec-vous observé une résistance au changement de la part des citoyens?

Je pense que le premier frein à l'époque, c'était la déresponsabilisation, les gens se disaient « *la propreté, c'est la responsabilité de la Ville* ». Le programme écoquartiers était là pour faire comprendre aux gens qu'il y a aussi une responsabilité citoyenne.

Quelles ont été vos plus belles réalisations en 20 ans?

Les deux projets dont nous sommes le plus fiers et qui ont le plus de répercussions, ce sont les ruelles vertes et le réseau de compostage communautaire. Techniquement, n'importe quel habitant du quartier devrait avoir une compostière à côté de chez eux. Les compostières sont barrées, il faut s'inscrire, suivre une petite formation, payer un petit dépôt et on reçoit une clé. On rejoint environ 450 foyers avec ce dispositif mais ce n'est qu'un début.

Pouvez-vous nous expliquer le concept des ruelles vertes?

Les 13 ruelles vertes de Sainte-Marie sont toutes des demandes qui sont venues de citoyens. Ce sont les gens qui viennent à nous. On a une liste d'attente. Il y a deux critères : est-ce que la ruelle a besoin d'être verdie? Est-ce qu'il y a assez de citoyens impliqués? Si ces deux critères sont remplis, il y a une liste d'attente. On va chercher du financement auprès d'Environnement Canada ou auprès d'autres ressources, et les citoyens sont aidés par un horticulteur et un chargé de projet verdissement.

Quelles sont vos principales problématiques aujourd'hui?

Le financement reste le nerf de la guerre. La mobilisation, c'est un autre problème, elle reste toujours un défi. Ce n'est pas parce qu'on a vingt ans et qu'on a réussi à mobiliser des dizaines de milliers de personnes que c'est gagné. Souvent, les nouveaux thèmes sont très mobilisateurs, au détriment des anciens thèmes. Aujourd'hui, on parle beaucoup de l'agriculture urbaine, de la biodiversité, des toits verts. Quand on parle de recyclage, on dirait que les gens sont passés à autre chose, mais il y a encore beaucoup de travail à faire.

Que pourrait-on faire de plus pour l'écologie à Montréal?

Encore une fois, je trouve ça dommage qu'on délaisse les questions de base au niveau recyclage, au niveau propreté. Les taux de récupération de Ville-Marie tournent autour de 60 %. C'est très bien, mais ça veut dire qu'en 2015, il y a encore 40 % des matières qui ne sont pas recyclées et qui s'en vont aux déchets. ■



Roxanne L'Écuyer,
directrice de la SEM

PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

C.V. de Cardinal

Cardinal en colère dès l'éclosion,
Je fracasse ma coquille
À coups violents de patte
Ma vie d'oisillon durant.

À mon départ du nid familial,
Mon allure de pilote automatique
Me mène droit à l'écrasement;
Mais un hibou bibliophile
Croise ma déroute.
Ses yeux écarquillés m'envoûtent.
Malgré mon envergure rabougrie par le doute
Je le suis jusqu'à son duché :
Une forêt en feuillets débitée,
Support des Corneille, Butor, Merle du domaine,
De leurs envolées.

Convaincue d'avoir déniché LE repaire,
Je réclame un emploi au maître des lieux
Qui, prêt à m'enseigner l'abc du métier,
Me proclame sur le champ libraire.

Huit ans d'un essor constant
Après de mon mentor le hibou
Dépassent en plaisir
La lecture des meilleurs romans.
Arrive pourtant le jour fatidique
Où mon patron, au bout du rouleau,
Interrompt cette fabuleuse fiction
En léguant sa boutique
À son rejeton noir corbeau,
Un blanc-bec incapable
D'estimer le trésor littéraire
Hérité de son père,
Dont il s'empresse
D'abattre les rayons,
D'écorcer les reliures.

La coupe radicale
De mon boisé enchanté
M'anéantit.
J'erre longtemps sans but
Avant d'atterrir sur le perchoir
De mes semblables, les déplumés,
Où nous récupérons,
Gonflons nos ailes,
Du bois sortons.
Sur les pavés de la ville,
Nous imprimons
L'itinéraire de notre libération.

Depuis, je distribue fièrement
Les pages de nos révolutions :
La parution à bord de laquelle
Je voyage vers vous !



JOSÉE CARDINAL
EX-LIBRAIRE ET
DISTRIBUTRICE À
L'ITINÉRAIRE

Atteinte (extrait)

SLAMS DE CAMELOTS

Quand un membre de la famille t'annonce qu'il a le cancer
Tes pupilles vacillent, surprise, ça fout à l'envers
Qui sait comment réagir, quoi dire sans mentir
Pleurer ou garder le sourire
On espère tous qu'à va guérir
Parce que, à voir ses yeux, sa face, on dirait qu'il pleut
Qu'est-ce que tu veux que je fasse
J'ouvre mes bras anxieux, je l'enlace
J'trouve plus les bons mots à ses plaintes
L'opération, la chimio, les rayons de la radio activent ses craintes
Maintenant à moitié éteinte, pour un rien elle s'éreinte
Ses cheveux tombent et ils n'ont plus la même teinte
Elle succombe à ses plaintes, une colombe atteinte
Une tumeur pour que tu meures
Ça change les habitudes
Doutes-tu de tes aptitudes ?
L'inconnu sème l'inquiétude
L'Ativan calme les peines, ses amplitudes
Ton corps passe à l'étude
du mal en multitude
Divorcée, célibataire, ça commence à s'corser dans son compte bancaire
Autre tragédie de cette maladie, c'est qu'à la colonie gruge les économies de la secrétaire
Y me semble qu'elle a déjà assez de stress à gérer
Maman, tu m'as aidé, tu sais que pour toé j'irais partout sur cette sphère
Au plus profond de la mer parce que je suis vraiment fier
que tu sois ma mère

MC JUNE
POÈTE, SLAMMEUR ET RAPPEUR ENGAGÉ
[HTTP://WWW.JUNERE.COM/](http://www.junerep.com/)

PHOTO : L'ITINÉRAIRE



Café corsé

Aujourd'hui je suis cassée
J'ai bu mon café corsé
Trop carré dans mon corset
J'ai le corps serré

Mes collants collent ma peau
Ma cuisse sort de mes eaux
J'avorte mes émotions
Je drogue mes passions

Je cri mes mots à l'ombre
Je guéri mes maux sombres
Seule élevée par mes squelettes
Je cours où pour sortir des cachettes
Je bois mon café noir d'illusion
J'oublie mon passé dépassé
La société peut s'habiller
Comment veux-tu ton café ?

CINDY TREMBLAY
POÈTE ET
CAMELOT BEAUBIEN / 29^e AVENUE





INFO RAPSIM

PAR MARJOLAINE DESPARS
COORDONNATRICE ADJOINTE RAPSIM



PHOTO: DIEGO CERVO (123RF)

Services d'injection supervisée Une des clés de la prévention

Offert dans une soixantaine de villes à travers le monde, dont à Vancouver, les services d'injection supervisée (SIS) sont un lieu où les personnes qui consomment par injection peuvent se rendre pour consommer sous supervision de la drogue qu'elles apportent de l'extérieur.

En offrant un lieu sécuritaire avec de bonnes conditions d'hygiène, l'objectif des SIS est de réduire les risques liés à la consommation par injection. Là où des SIS existent, les villes ont fait le constat que le nombre de seringues à la traîne a chuté et que moins de personnes s'injectent dans l'espace public, ayant donc comme effet positif d'assurer une meilleure cohabitation dans les parcs et autres espaces publics. Autre fait important à noter, le nombre de délits liés à la consommation de drogue n'est pas en augmentation suite à l'implantation de SIS.

De plus, en offrant du matériel d'injection stérile lors de chaque visite, les SIS aident à réduire la prévalence du VIH et de l'hépatite C chez les utilisateurs de drogue par injection. Par ailleurs, ces services aident grandement à réduire le nombre de décès par surdose notamment grâce à la présence de personnel formé. En ce sens, en 2011, nous apprenions que depuis la création d'Insite à Vancouver, le nombre de personnes mortes d'une surdose a diminué de 35 % dans le quartier où est situé le centre, le *Downtown Eastside*.

Des SIS à Montréal ?

Suite à ces constats, il est évident que les bienfaits liés à la mise en place de SIS sont nombreux. Depuis plus de cinq ans, les organismes montréalais qui interviennent auprès des utilisateurs de drogue par injection sont très impatients de mettre en place leurs propres services.

Plusieurs étapes ont déjà été franchies afin de pouvoir ouvrir à Montréal des SIS dont l'approbation par le gouvernement du Québec et la recherche d'appuis. L'ouverture de SIS a reçu l'appui des tables de concertation locales, des partenaires communautaires, du réseau de la santé ainsi de la Ville de Montréal et de son service de police.

Ainsi, à Montréal, ce ne sera pas un, mais quatre SIS qui verront le jour. Trois ouvriront éventuellement leurs portes au sein des locaux de Cactus Montréal, de Spectre de rue et de Dopamine et un quatrième sera un service mobile qui se déplacera dans plusieurs quartiers, opéré par l'Unité d'intervention mobile l'Anonyme.

Toutefois, avant de pouvoir ouvrir de tels services, l'établissement de santé montréalais responsable de la supervision des injections dans les SIS, le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud de l'île de Montréal (CIUSSS C-S), doit encore obtenir une exemption de la part du gouvernement fédéral en vertu de la loi réglementant les drogues. La demande d'exemption a été déposée en juin dernier, les groupes et le CIUSSS C-S attendent désormais des nouvelles.

En ce 1^{er} décembre, journée mondiale de lutte contre le sida, pour la santé des usagers de drogue par injection, souhaitons une réponse rapide et positive de la part d'Ottawa ! Souhaitons également que le gouvernement du Québec débloque réellement les sommes nécessaires à l'aménagement et au fonctionnement des SIS... parce que la santé est un droit ! ■

À ce jour, le VIH-sida est responsable de la mort de plus de 36 millions de personnes. C'est en leur mémoire que la Table des organismes communautaires montréalais de lutte contre le sida organise cette année une Vigile de commémoration du 1^{er} décembre.

À l'occasion de la journée mondiale de lutte contre le sida, il demeure essentiel de prendre le temps de se recueillir pour mieux honorer la lutte des personnes touchées par le virus.

Quand	Heure	Lieu
1 ^{er} décembre 2015	17 h	Parc de l'Espoir (coin Sainte-Catherine est et Panet - métro Beaudry)



RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT



PHOTO: IVAN KMIT (123RF)

Espoir climatique

Pour la première fois de son histoire, le gouvernement du Canada a une ministre de l'Environnement et Changement climatique, Catherine McKenna. Aux côtés du nouveau ministre des Affaires étrangères, Stéphane Dion, on a un peu d'espoir de voir le Canada jouer à nouveau son rôle sur la scène internationale. On oublie, en effet, que M. Dion a été ministre de l'Environnement et qu'en tant qu'hôte du Sommet de Montréal en 2005, il a gagné beaucoup de respect des principaux acteurs dans le monde.

En politique, les mots ne sont pas que des mots, ils possèdent également une charge symbolique très forte. En choisissant d'accoler au mot environnement la notion de changement climatique, Justin Trudeau envoie un message fort, à la fois aux Canadiens et à l'ensemble de la planète.

Il s'agit bien sûr d'une rupture symbolique importante du règne Harper, qui a tout fait pour miner les efforts du Canada en matière de lutte aux changements climatiques. De plus, le tandem McKenna-Dion montre qu'on considère que la question ne touche pas uniquement la protection des écosystèmes, mais également la santé publique, la géopolitique internationale et l'économie, entre autres.

Représentativité

On a souligné, avec justesse, que la composition du gouvernement Trudeau montrait que le Canada entrait enfin dans le 21^e siècle. Parité femmes-hommes, présence de deux personnes handicapées au sein du cabinet et de plusieurs représentant-e-s de groupes minoritaires. Si l'on peut saluer cette plus grande représentativité, ce sont bien évidemment sur ses gestes et ses décisions que nous pourrions juger le gouvernement dans les prochains mois.

S'il souhaite véritablement mettre en place un gouvernement

du 21^e siècle, je crois que le premier ministre devra transformer en profondeur le mode d'opération de son cabinet à trois égards.

D'abord, radicalement décentraliser le pouvoir. Depuis vingt ou trente ans, les décisions de l'exécutif se sont graduellement concentrées au cabinet du premier ministre. À un point où sous les conservateurs ces dernières années on avait l'impression que les ministres n'étaient que des porte-parole de Stephen Harper.

Deuxièmement, donner un plus grand rôle aux députés non ministres, particulièrement au sein des Commissions parlementaires, institutions fondamentales de notre système parlementaire complètement vidées de leur sens et de leur pouvoir sous les derniers gouvernements. Il y a 30 ministres dans le cabinet Trudeau, en plus du premier ministre, mais 307 autres député-e-s composent la Chambre des Communes. Ces femmes et ces hommes représentent encore plus les Canadiens que les membres du cabinet et leur travail doit servir l'ensemble de la collectivité.

Finalement, il faut absolument décroïsonner les ministères. Si la séparation nette des portefeuilles avait sa raison d'être au début du 20^e siècle, elle ne reflète plus la complexité de notre monde. On ne peut pas élaborer des politiques publiques pour le développement économique sans tenir compte de l'environnement, de la recherche scientifique et technique ni même de l'éducation et de la culture. Et vice-versa, dans tous les sens.

Une des grandes leçons que nous avons apprises ces dernières années est la profonde interaction entre toutes les sphères de l'activité humaine. Cette complexité, le gouvernement devra en tenir compte dans l'élaboration de ses politiques publiques, afin de faire face aux défis qu'elle génère. ■



OPINION

PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT DE L'ÉPÉE / BERNARD

Projet de loi 70

Qu'attends-tu fiston, travaille !

C'est à se demander si le ministre se rend compte lui-même du ridicule de ce qu'il propose

On vient d'apprendre que le gouvernement Couillard a déposé le projet de loi 70 pour forcer les nouveaux arrivants à l'aide sociale à se soumettre à des programmes d'insertion à l'emploi. Ceux qui accepteraient se verraient gratifier d'un bonus sur leur chèque, tandis que les réfractaires pourraient voir leur « grasse » prestation réduite de moitié. Pour des économies somme toute négligeables (50M\$ par an), les libéraux sont sur le point de modifier complètement la mission de l'État envers sa population la plus démunie.

Quand on menace de priver quelqu'un de 300 \$ des quelque 600 \$ qu'il gagne par mois, on peut s'entendre pour dire qu'il ne s'agit pas vraiment d'une proposition de bonne foi. En acceptant les nouvelles mesures d'insertion à l'emploi, un nouveau prestataire – ceux déjà inscrits ne sont pas concernés *pour l'instant* – gagnerait jusqu'à 250 \$ par mois. Sauf qu'il devrait accepter un emploi n'importe où, n'importe comment. Le ministre dit lui-même que si « les BS » doivent déménager de Montréal à Québec pour se « sortir de la pauvreté » et « retrouver leur dignité », et bien ils n'auront qu'à le faire. Pour leur part, les réfractaires devraient se contenter d'un revenu annuel de 3696 \$! « Chaque citoyen doit faire un effort, surtout pour améliorer son sort et gagner sa dignité », dit Sam Hamad. Faut-il comprendre par là que le ministre responsable de la « solidarité sociale » considère que les assistés sociaux n'ont pas de dignité ?

La gueule de l'emploi

Quand on a une « gueule » de pauvre, pas tellement de linge chic pour une hypothétique entrevue, pas vraiment de références, pas de diplômes à brandir, pas le capital culturel pour bien baratiner dans une entrevue, pas de CV garni à présenter, est-ce qu'on s'imaginerait vraiment que le prestataire lambda va trouver un boulot à 300 miles de chez lui ? Quand on a déjà tenté sa chance sans succès chez tous les commerçants et les entreprises qu'on connaissait dans son quartier ou sa région, les libéraux pensent-ils sérieusement que les prestataires vont se mettre à aller appliquer dans une ville où ils n'ont jamais mis les pieds ?

La réforme prévoit-elle rembourser les coûts de déménagements, puisqu'il est bien connu que chaque prestataire cache toujours un camion sous son veston ? Tant qu'à rester dans l'évidence, il est aussi bien connu que lorsqu'un chèque de BS n'arrive même pas à couvrir la passe de métro qui permettrait d'aller passer des entretiens d'embauche ou d'aller distribuer des CV, il est entendu que ledit prestataire aura bien plus de chances de trouver du travail à quelques centaines de kilomètres de chez lui.

Ce genre d'obsession idéologique typiquement néolibérale pour la recherche d'emploi 24/7, 365 jours par année serait risible si elle ne portait pas à tant de conséquences. Quand les conservateurs l'ont appliquée pour l'assurance-emploi, au moins ils la balisaient. Le prestataire devait accepter un emploi à 70 % de son ancien salaire dans un rayon de 100 kilomètres de son domicile.

Avec la loi de Sam Hammad, il n'y a désormais plus aucune limite : un boulot sur la lune à 25 cents de l'heure ? Mais qu'attends-tu fiston, travaille ! C'est à se demander si le ministre se rend compte lui-même du ridicule de ce qu'il propose.

Le cheval de Troie des préjugés

Peut-être qu'à force de siéger à Québec, les élus libéraux ont fini par se faire contaminer par les radios-poubelles de la région qui donnent dans la diarrhée verbale à longueur de semaine contre les assistés sociaux. Les « maudits BS ». Pas fou, pour introduire en douce l'obligation du travail forcé dans le programme d'aide sociale (*workfare* plutôt que *welfare*), le ministre passe par un des préjugés les plus tenaces contre les assistés sociaux : les assistés de père en fils ou de mère en fille.

À en croire les libéraux, ces hordes de jeunes seraient les nouveaux barbares attendant leur majorité pour mieux piller les finances publiques, le cœur sanglant du contribuable entre leurs dents pleines d'écume... Disons-le clairement : le fait est qu'il n'y a pas un enfant qui grandit au Québec en se disant « *moi quand je vais être grand, je rêve d'être sur le BS* ». Oui monsieur, cela même dans les familles d'assistés sociaux. Si on se retrouve sans-emploi à un jeune âge, c'est en général pour plein de raisons complexes pas forcément joyeuses. Des paresseux et des profiteurs ? Oui, il y en a certainement. Mais certainement pas plus que dans n'importe quel milieu social, et certainement moins qu'au Sénat par exemple.

D'ailleurs, quand il évoque les nouveaux arrivants à l'aide sociale, le ministre parle toujours d'une « *grande majorité qui a moins de 29 ans* ». Une affirmation on ne peut plus floue, qui ne correspond à aucune catégorie d'âge qu'on utilise en général dans les statistiques, les sondages ou la sociologie. Pourquoi ce recours au « 29 ans » ? Serait-ce que le nombre de prestataires dits « de père en fils » serait finalement plutôt insignifiant ?

Serrer la vis

On nage ici en plein dans les préjugés. Au nom de l'austérité et d'économies de bouts de chandelles, on menace de couper des gens qui sont déjà dans une misère absolue. Car il est démontré que lorsqu'on leur offre des programmes de formation ou de retour au travail qui sont autre chose que de l'exploitation grossière ou du *brainwash* bidon, les bénéficiaires y participent généralement avec enthousiasme. Croyez-moi, ils sont plutôt rares les gens qui ne veulent *rien faire* dans la vie.

En introduisant une réforme majeure en tablant sur un préjugé tenace (*ben oui chose, c'est donc vrai que ça pas d'allure d'être BS de père en fils*), on applique enfin le vieux fantasme néolibéral. Tu veux que l'État te verse une pitance de misère, ben tu vas travailler pour. Sinon démerde-toi. Cela sans égard aux droits fondamentaux, à l'obligation du gouvernement de soutenir les plus démunis et les plus mal pris, à la plus élémentaire solidarité sociale et quelques autres peccadilles du genre. Gageons que le gouvernement a cru déceler le maillon faible pour introduire sa réforme beaucoup moins banale qu'il n'y paraît. Car une fois le principe introduit et accepté, pourquoi s'arrêterait-il aux nouveaux assistés sociaux ou aux plus jeunes ? En tablant sur le préjugé le plus répandu sur ce que l'on considère comme les « mauvais pauvres », il déclare finalement la guerre aux pauvres au grand complet. ■

*Il n'y a pas
un enfant qui
grandit au
Québec rêvant
d'être sur le BS*

Paris Bataclan, mélopée triste du massacre

Il est en nous
Ce cancer
Cette allumette qu'on peut craquer

D'autres victimes innocentes
Sur les trottoirs de Paris
Rouge sang du Bataclan

Roxanne à Paris
J'espère qu'elle va bien
Ça fait déjà deux ans
Qu'on ne s'est pas vu

J'entends les cris déchirants à la radio
De ces âmes piétinées et exsangues
Il faut se boucher les oreilles

On a été CHARLIE
Et dix mois ont passé
Les fous de Dieu ont tué encore
Triste hécatombe

On est maintenant PARIS
Ville Lumière aux ampoules brisées
Mais ne sera jamais sombre

Ne pas se laisser envahir
Par la haine qui germe en nous
Quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse
Ne pas leur donner du pouvoir

La peur, c'est comme un cancer
Transmise par des gens au cerveau lavé
À l'eau de javel d'un pays lointain

Lennon a chanté
Que c'est possible
D'imaginer l'impossible

Que tous les gens
Pourraient vivre sans crainte
En toute sérénité

Je sais que je ne suis qu'un rêveur
Mais il y en a autres que moi

Est-ce un idéalisme béat
Car préjugés et intolérance
Sont monnaie courante
En espèces sonnantes et trébuchantes

NORMAN RICKERT
CAMELOT MÉTRO OUTREMONT
ET VAN HORNE / DOLLARD



Si j'étais la nature, je serais...

La nature fait partie de nous. Elle nous a créés, elle nous nourrit, elle nous fascine, elle nous inspire si bien que parfois, on aimerait quitter nos corps pour prendre la forme d'un élément naturel, d'une plante, d'un animal. Et vous, que seriez-vous ?

Le roseau

Un roseau plie mais ne casse jamais. Le chêne casse au vent, lui. Moi, je m'adapte à la société. Comme le roseau qui s'adapte au vent. Il vaut mieux plier quelques fois et ne pas casser qu'être rigide et casser au moindre coup de vent. On appelle ça mettre de l'eau dans son vin. Je favorise donc la compréhension avec les autres, l'écoute active. On ne peut pas toujours être d'accord.

BENOÎT CHARTIER

CAMELOT MÉTRO RADISSON ET IGA PROMENADE ONTARIO

Le vent

Le vent se promène, accélère, s'adoucit, devient plus fort, plus faible. Le vent voyage, circule, observe. Il ressent les choses, la chaleur comme le froid. Il nous apporte des sensations particulières aussi : ça peut être une brise comme une rafale. J'aime beaucoup voyager, je suis du type sauvage, avec un sac à dos. Je suis nomade comme le vent, pour sortir du confort habituel et rencontrer des inconnus. Avec des inconnus, je peux parler de tout, de choses qui, si j'en parlais à des parents ou des proches, me mettraient mal à l'aise. Je me sens plus libre d'exprimer mon opinion et écouter celle des autres.

ÉRIC DION

CAMELOT-PARTICIPANT

L'eau

On est entré dans le monde par le ventre de notre mère, dans tout le plasma. On est né dans la « mer ». Si je pouvais être un élément de la nature, je serais l'eau. Je suis de descendance amérindienne, iroquoise. On dit que quand on va dans l'eau, pour nager ou se laver, on se rappelle du moment où on était dans le ventre de notre mère. Quand on travaille fort, on doit boire de l'eau pour nous retrouver de l'énergie, on en a besoin pour vivre. On dirait qu'être dans l'eau, ça purifie, ça rappelle de bons souvenirs. Moi, ça me rappelle la Gaspésie, des histoires de Noël...

GAÉTAN DURETTE

CAMELOT FLEURY / BÉLANGER

La forêt

Je serais la forêt, même si là elle manque un peu de cheveux ! C'est les poumons de la nature. Depuis qu'on a fait des coupes à blanc, le temps a radicalement changé, en tout cas d'où je viens en Abitibi. C'est devenu beaucoup plus humide, on sent le réchauffement climatique. J'aime les animaux dans la forêt. Aller en forêt me donne de la liberté, la paix, elle me permet de mieux respirer. C'est pas sur la rue Saint-Denis en tout cas que je peux bien respirer ! Quand j'étais jeune, j'allais dans la forêt avec mes amis. On avait juste ça, la forêt. Tout se passait là.

JEAN-PAUL LABEL

CAMELOT MÉTRO BERRI-UQAM SORTIE SAINT-DENIS

L'aigle

J'aimerais être beaucoup d'affaires, mais ce que je préfère, c'est l'aigle. Il vole, il vole loin et haut, il voit tout. Il reste dans les montagnes et il a une vue perçante, il a donc le temps de se préparer s'il arrive quelque chose. J'adore les montagnes, la vue est incroyable. Je m'y sens supérieure, ça me donne une impression de puissance. J'ai été sur le top des montagnes, les Rocheuses, à Vancouver. Ça donne un peu le vertige, mais c'est magnifique. L'aigle, c'est le roi des oiseaux. Moi, je suis la reine des camelots ! L'aigle, il n'a pas de prédateurs.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL

Le cheval

Je voudrais être un cheval. Mon père est presque né dans une écurie, et moi aussi, j'ai été élevée avec des chevaux ! J'allais à l'écurie avec mon père quand les chevaux partaient. Ils étaient beaux, j'aimais les voir courir. Je les flattais, je faisais des tours à cheval, de l'équitation. J'allais me promener à l'extérieur, aux alentours, dans la rue. J'étais à la campagne, dans la banlieue de Montréal. J'ai toujours aimé la nature, il n'y a pas de pollution comme en ville. Aujourd'hui, on n'a plus d'écurie. Mais je vais encore à la Place Dupuis, l'Hippo-Club, Les Atriums. Ils font jouer les courses de chevaux.

NICOLE GIARD

CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL ET FABRE / BÉLANGER

Le Soleil

Le Soleil brûle, c'est un peu à cause de lui qu'il y a du carbone 14, c'est grâce à lui que les choses sont gravées dans le temps. Le feu, l'eau, la terre et l'air, c'est comme la hiérarchie des éléments. C'est le feu qui gagne tout le temps, l'air le nourrit. La terre s'assèche à cause du Soleil. On n'a pas le choix, chaque jour le Soleil se lève, quand il fait 40 degrés tu ne peux pas enlever de la peau, tu brûles quand même. Quand les choses se réchauffent, c'est là que les odeurs émanent. C'est là qu'on ressent la présence de quelque chose, sa vie. Tout part du Soleil ! Je suis sur la Terre et je vois le Soleil d'un certain œil, mais si j'étais le Soleil, peut-être que je pourrais voir la Terre d'un autre œil.

CYBELLE PILON

CAMELOT SAINT-ZOTIQUE / SAINT-HUBERT

Le vent

Le vent va dans toutes les directions, comme un oiseau fragile qui saute de branche en branche. Le vent peut me conduire dans des endroits que je n'aurais jamais pensé atteindre. J'aime par-dessus tout avoir un abri fixe, mais quand je vais dehors, j'aime découvrir, je suis curieuse. Le vent se faufile partout, dans toutes les directions. Il est fort, il n'y a pas une place qui lui résiste. Je veux être comme le vent et passer à travers toutes les épreuves de la vie.

FRANCE BEAUMONT

CAMELOT CENTRE D'ACHAT DU DOMAINE

Le poisson exotique

Aller dans l'océan, ça fait du bien. Les bains de mer, c'est bon pour le système nerveux. Et la mer nous donne du poisson à volonté. J'aimerais ça être un poisson exotique qui n'a pas d'ennemis. Pas un piranha là ! Un poisson des Caraïbes, de toutes sortes de couleurs. Ça me donnerait une vie sans problèmes, un poisson comme ça ne se fait jamais manger. La mer sert à beaucoup de choses pour l'être humain. Elle nous apporte des vertus. J'ai déjà été sur un bateau de pêche à l'Île-du-Prince-Édouard... la mer, ça fait du bien, ça décomprime !

SERGE DUMONT

CAMELOT RENAUD-BRAY SAINT-DENIS

La source

J'aime la chanson *L'eau vive* de Guy Béart : « *Ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive / Elle court comme un ruisseau, que les enfants poursuivent* ». L'eau est insaisissable, nourricière, purificatrice, essentielle à la vie. Un être humain sans eau ne peut vivre. Les plantes et les animaux non plus. On ne peut pas prendre de l'eau dans nos mains, ça nous coule entre les doigts. L'eau, c'est l'infini, la mer c'est immense ! Il y a la transformation de l'eau, elle se transforme, et la vie c'est une transformation... c'est quelque chose de nécessaire dans la vie. C'est comme les quatre saisons, il n'y a pas les quatre saisons de Vivaldi pour rien. Mais maintenant, avec la pollution, c'est rendu cinq saisons ! Pour moi c'est guérisseur aussi l'eau, l'eau de source permet de soigner des maladies incurables. Les eaux thermales comme l'eau de Vichy ont également des vertus pour la santé. Les bains scandinaves aussi, les bains de vapeur enlèvent le méchant. L'eau, c'est une force de la nature.

DENISE RIVARD

CAMELOT-PARTICIPANTE

Ma soirée au concert

N'étant pas un habitué des soirées de théâtre, de ballet ou de gala, ma soirée au concert du 29 octobre m'a comblé bien au-delà de mes espérances. Je ne sors pas beaucoup. Ce concert-bénéfice de l'Orchestre symphonique de l'Agora au profit du groupe L'itinéraire fut un beau succès. Mais il m'a apporté une satisfaction qui surpasse ces considérations.

En effet, j'ai eu mes deux minutes de gloire lors de ce concert levée de fonds. La prestation de Charles Richard-Hamelin, celle de Sarah Halmarson, de Nicolas Ellis et son orchestre furent mémorables. Quant à moi, à qui on avait demandé de réciter une traduction française de deux *lieder* (poèmes chantés) de Schubert, avant qu'ils ne soient chantés par la délicieuse Sarah Halmarson, soprano, je garderai un souvenir impérissable de ces moments.

Afin de détendre un peu l'atmosphère dans l'audience, je me suis approché du lutrin et du micro, j'ai ajusté mon veston, ma cravate et j'ai posé sur ma tête ma casquette de L'itinéraire. J'ai entendu les rires de la foule et j'ai eu un frisson de ravissement. Après ma récitation, j'ai salué bien bas Sarah, le chef et ses musiciens tout en retirant ma casquette. Des moments que je ne suis pas près de revivre. Alors, je vais chérir et partager ces moments à toutes les occasions possibles.

L'OSA, organisme à but non lucratif, est un concept lumineux qui permet d'amasser des fonds pour des organismes qui œuvrent pour l'environnement, la lutte contre la pauvreté, la santé mentale et autres. L'OSA a été fondé en 2012 par Nicolas Ellis, l'actuel directeur artistique et c'est une initiative à laquelle participent de jeunes musiciens qui parfois, ne peuvent vivre de leur art, comme Martine Bouchard, flûte traversière, qui possède une maîtrise en musique mais travaille comme bénévole à la rédaction *L'itinéraire*. L'OSA est dans mon cœur.

GUY BOYER
CAMELOT SAINT-DENIS
/ DULUTH



Guy Boyer lisant la traduction d'un *lieder* de Schubert sur la scène de l'Orchestre symphonique de l'Agora

Un orchestre divin

Le 29 octobre dernier, j'ai eu l'occasion d'assister à un concert de grande envergure digne des plus grands spectacles de musique classique au monde. J'étais avec les membres de L'itinéraire à la salle Pollack de l'Université McGill. C'était un spectacle bénéfique dont les fonds servaient à financer notre organisme.

Le jeune chef de l'Orchestre symphonique de l'Agora, Nicolas Ellis, dirigeait l'ensemble musical comme un génie. Il est chef assistant en résidence à l'Orchestre symphonique de Québec, le doyen des orchestres symphoniques au Canada. Il y avait aussi un pianiste du nom de Charles Richard-Hamelin, révélation musique classique de Radio-Canada.

D'ailleurs, sa prestation était radiodiffusée en direct sur Ici Radio-Canada Musique. Avant le spectacle, l'animatrice Françoise Davoine et la directrice générale de L'itinéraire, Christine Richard, ont parlé avec éloquence de notre organisme.

Parlons maintenant du concert lui-même. Je me sentais comme au paradis avec cette musique pratiquement divine. Tout était bien synchronisé. À la fin du concert, j'ai eu la chance de rencontrer l'oncle et la tante du pianiste prodige, qui venait de remporter à Varsovie la deuxième place du Concours international Frédéric-Chopin. Je pourrais le nommer le Mozart du XX^e siècle.

SERGE TRUDEL
CAMELOT MARCHÉ
MÉTRO MORGAN



CHRONIQUE

PAR LORRAINE SYLVAIN
CAMELOT MÉTRO PEEL

Mohawk / Abénaki

Shékon ! (Bonjour !) J'ai passé la plus grande partie de ma vie en province, où tout le monde parlait français. Les quelques personnes que j'ai pu connaître ayant un de leurs parents d'une autre origine ethnique ou culturelle parlaient le même français que moi. Comme ceux de ma génération, j'ai appris l'anglais à travers d'improbables cours de langue seconde à l'école primaire et secondaire. À ma connaissance, ce n'est qu'au cégep que j'ai eu accès à un professeur qui avait réellement vécu en milieu anglophone ! J'ai aussi écouté les Beatles et Star Trek à la télé.

À l'âge de cinquante ans, en 2001, j'ai emménagé à Montréal. J'ai ressorti mon anglais, puis j'ai réalisé que la majorité des gens parlaient en fait trois langues. J'ai donc décidé de m'y mettre. Mais holà. Ma mémoire, qu'on avait qualifiée d'exceptionnelle dans ma jeunesse, avait flanché, d'abord sous le poids des abus, puis de l'âge. Le coup fatal survint lors d'une opération chirurgicale assez banale, où j'ai malencontreusement fait une grave réaction allergique à un agent colorant : je me suis ramassée aux soins intensifs, avec cinq anesthésistes pour me sortir de là ! Je n'ai pas réalisé tout de suite que j'avais perdu la mémoire ! Je me trouvais bien normale. Puis je suis allée travailler dans le milieu des ateliers de couture, côtoyant ainsi des personnes de différentes nationalités. Dans un effort de fraternisation, je décidai d'apprendre l'arabe, avec son monde de subtilités, et le vietnamien, avec la musicalité de ses intonations. Après huit mois, je n'étais pas encore passée à travers le simple alphabet arabe. Quant au vietnamien, c'était une jungle d'arbres aux troncs linéaires.

Deux poids, deux mesures

Découragée, je me mis à réfléchir davantage au fait que nous, Québécois francophones, demandions aux immigrants d'apprendre notre langue, alors que manifestement nos ancêtres avaient négligé d'apprendre les langues autochtones en abordant le continent. Deux poids, deux mesures. Si j'étais Dieu, j'intimerais l'obligation aux enfants de maternelle de commencer à apprendre au moins

cinquante mots d'une langue autochtone. Comme je ne suis pas Dieu, j'ai choisi d'abandonner l'apprentissage de l'arabe et du vietnamien, et de plutôt m'appliquer à celui du mohawk (*Kanienkehaka*), encore parlé par les descendants de ceux qui vivaient ici avec les colonisateurs à Montréal, aux premiers temps de la colonie.

Chaque jour depuis trois ans, j'apprends un mot. Je n'ai toujours pas plus de mémoire, et même, j'en ai moins. Je réapprends sans cesse les mêmes mots. Un mot que j'ai appris douze fois, lorsqu'il redevient le mot du jour, je le salue comme un vieil ami : « Ah ! Oui, c'est toi, je te reconnais, là ! ». Mais jamais je n'aurais pu l'extirper de ma mémoire. Cela conserve mon humilité. La langue est magnifique, dans sa construction des verbes surtout, et je ne cesse de m'émouvoir.

Tutuwas ! Tutuwas !

Il y a deux ans, je suis allée à Rimouski. Par rapport à Montréal, si on se réfère à la carte des territoires autochtones, on passe du territoire des Mohawks à celui des Abénakis, puis des Malécites, et on arrive à l'orée de celui des Mic-Macs. J'ai sorti ma tablette et lorgné du côté de ces diverses langues au cours de mon périple. De mes familles paternelle et maternelle, j'ai du sang que je crois être abénaki. Géographiquement, c'est ce qui s'avère le plus probable. Pour la protection des enfants métis vivant dans les sociétés blanches, il fallait éviter de leur parler de leurs origines. Je me souviens de mes beaux oncles bruns aux yeux étirés. À une période de ma vie, après deux années passées « à l'indienne » dans la forêt, mon père a baissé les bras et m'a avoué : « Ta grand'mère, enn'avait ». Ce qui veut dire : « Elle en avait, une origine amérindienne ».

La langue abénakise a été perdue dans les années soixante, et elle cherche présentement à être revitalisée, dans la mesure du possible. Cherchez sur Internet la chanson *Tutuwas, tutuwas*, encore interprétée par les Passamaquodys du Maine, dont la langue est similaire à celle de nos Abénakis. On y parle des aiguilles de pin qui tombent sur les tambours pendant les soirées de célébration. Ensuite, venez me voir au métro Peel, où je vends *L'Itinéraire*, sortie Stanley. Je suis debout, sur une mosaïque circulaire du plancher, signée Jean-Paul Mousseau. Si vous restez assez longtemps, vous sentirez le plancher trembler doucement lorsque la rame de métro arrive, et vous deviendrez avec moi une de ces aiguilles de pin que le sort a jetées au hasard de la vie. Vous deviendrez humble, vous serez emporté par le destin, vous comprendrez l'acceptation, vous accéderez à la joliesse des images. C'est ainsi que je sais que je suis Abénakise plus que ma peau ne le laisse paraître, et de mon tambour je salue mes frères Mohawks, dont j'emprunte la langue si belle, parce que j'ai perdu la mienne.

Onen (au revoir). ■

Lorraine Sylvain, métisse de
génération indéterminée

Les camelots exposent au marché de Noël du CREP

Le vendredi 4 décembre, le Centre de ressources éducatives et pédagogiques (CREP), partenaire de L'itinéraire, tiendra son traditionnel marché de Noël, où seront exposées les créations originales des participants de différents organismes communautaires montréalais (Centre d'apprentissage parallèle, Atelier d'artisanat du centre-ville, etc.). Tableaux, bijoux, cartes de Noël, foulards et autres objets seront présentés. A cette occasion, plusieurs membres de L'itinéraire proposeront leurs œuvres à la vente. ■



Beauté universelle
Céline Marchand

Vendredi 4 décembre 2015, 12 h à 19 h

Au CREP, 3000 rue Beaubien Est, Montréal



Soleil
Jacques Élyzé



Erreur
Gilles Leblanc

Une journée commence avec des objectifs, des plans faits à l'avance. Au début, l'œuvre semble facile à réaliser, il ne faut qu'un peu de talent et beaucoup d'arrogance. Jusque là tout va bien, car mon caractère exigeant me donne suffisamment confiance en mes moyens! Comme je ne suis pas un grand technicien en arts plastiques, je fais souvent des erreurs de maladresse. J'inclus toujours un élément de recherche dans mes toiles, histoire de m'enseigner de nouvelles façons de faire. De cette façon, je m'améliore en devenant plus complet en tant que peintre et plasticien. C'est de cette manière que je m'oblige à réparer mes erreurs, toutes accidentelles! Lorsque je reconnais avoir fait tout mon possible, l'œuvre est terminée. Peindre pour faire beau n'est pas ce que je vise. C'est une activité strictement occupationnelle! (GB) ■



Sir Paul jeune
Norman Rickert



INFO CAMELOTS

PAR JEAN-PIERRE MÉNARD
REPRÉSENTANT DES CAMELOTS

De la vente et du social

Dans votre magazine du 1^{er} novembre 2015 je vous parlais de l'équipe de rédaction qui aidait les membres à produire des textes pour le magazine. Aujourd'hui, je vais vous parler de l'équipe du développement social.

Les salariés du développement social interviennent surtout au rez-de-chaussée des locaux L'itinéraire, au 2103 Sainte-Catherine Est. C'est le lieu d'accueil des participants, c'est ici que nous prenons notre café, que nous mangeons les repas de la cafétéria, et que nous achetons nos magazines avant de les vendre dans la rue.

Pierre, responsable du café, accueille les camelots et gère les participants en programme d'insertion qui travaillent dans la cuisine.

Yvon, agent de développement, recrute les nouveaux camelots et leur explique les techniques de vente. Il cherche aussi de nouveaux lieux de vente du magazine.

Deux intervenants psychosociaux, Jean-François et Lauriane, notre dernière arrivée, sont à l'écoute des participants au quotidien et les accompagnent dans leurs démarches, comme la recherche d'emploi ou la recherche de logement. Ils sont amenés à donner des conférences pour expliquer les problématiques liées à l'itinérance et à la réinsertion sociale et professionnelle. Ils sont aussi chargés de créer des partenariats avec d'autres organismes communautaires, afin de rediriger les participants vers les bonnes ressources. Ils supervisent notre jeune stagiaire, Sofia, qui est présente pour un an et les assiste dans leurs missions.

Marianne, du Centre de ressources éducatives et pédagogiques, développe différentes activités des activités au sein de L'itinéraire et hors des murs.

Tout ce monde est chapeauté par Shawn, le chef du développement social.

Merci à vous ! ■

Calendrier

2016

L'ITINÉRAIRE

100 % CONÇU PAR LES CAMELOTS

à vendre dès Novembre 2015

2\$

Choisir sa vie, choisir sa mort avec dignité

Letting You Go, film hollandais, diffusé le 29 octobre dans le cadre du festival du film sur la maladie mentale. Au contraire, m'a particulièrement interpellé. Nous sommes confrontés à la véracité de ce documentaire sur l'auto-euthanasie, un sujet tabou. La jeune femme, Sanna, vit de lourdes séquelles de sa maladie mentale et choisit la mort comme soulagement permanent. Son entourage l'accompagne dans sa démarche. Le processus s'échelonne sur plusieurs mois. Personne ni rien ne peut la détourner de son trajet final. Sanna sait répondre aux multiples questions de ses proches et elle est consciente qu'ils auront un lourd deuil à porter.

Le visionnement fut suivi par des questions avec un panel constitué de la réalisatrice du film, Kim Faber, et du père de Sanna. Il y a eu un malaise généralisé dans la salle quand on a demandé à Mme Faber de clarifier les raisons de son choix de sujet face à cette jeune femme et à son père dans la lourdeur des événements.

Mme Faber a répondu que c'est à la suite d'un suicide traumatique dans son entourage qu'elle s'est demandé s'il n'y avait pas d'autre façon de procéder au suicide sans tout le secret et la violence qui l'entourent. Elle a alors découvert que l'euthanasie est légale aux Pays-Bas. Il y a une organisation qui accompagne les gens désireux de mettre fin à leur vie. C'est ainsi qu'elle a rencontré Sanna.

J'ai trouvé touchant ce film qui parle de dignité humaine et des profonds désarrois de la maladie mentale. Il m'a rappelé mon parcours et ma vie avec la maladie mentale. Quand mes ténèbres ont côtoyé les lumières de l'espoir, via des personnes heureusement rencontrées, ma vie s'est transformée en courtepoincte colorée.

QU'ALAIN COMMU'NOS-TERRES
CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO
SAINT-JOSEPH / 16^e AVENUE



L'Itinéraire : Un soleil pour me relever

Je savais au plus profond de moi qu'un jour je retrouverais la lumière, et cette lumière, je la retrouve en premier lieu dans les yeux de mes enfants, et dans la gentillesse sincère des gens que je rencontre depuis mon arrivée récente à la vente du journal *L'Itinéraire*.

La générosité des gens m'a tellement étonnée ! De se rendre compte qu'il y a des personnes qui t'apprécient comme tu es, malgré des moments difficiles, m'a redonné encore plus une joie de vivre, de l'espoir. Cette expérience chasse ma solitude et me redonne de l'inspiration. J'adore mon aventure au journal. Certaines rencontres sont comme des trésors, et le rayonnement de certains me réchauffe. Effectivement, je vois bien qu'il y a encore beaucoup de préjugés, et je peux comprendre ceux pour qui le cercle de la pauvreté est totalement inconnu. Ce que je comprends moins, c'est le dénigrement et l'indifférence. De ce côté, je suis pas mal endurcie ! Je ne suis pas meilleure pour ça, je trouve simplement que j'ai assez perdu du temps à m'en faire pour ce genre d'attitudes.

Merci à *L'Itinéraire* pour le bel accueil, et pour me permettre de me rebâtir. Cela me fait relever un autre défi dans ma vie, qui sans doute avait bien besoin de cela ! Un gros merci à tous ! Et merci beaucoup Chantal pour ton temps précieux à améliorer ma rédaction.

TANIA CROISÉTIÈRE-LANGEVIN
CAMELOT GARE CENTRALE



Un pur hasard

Un beau samedi de septembre, je travaillais avec l'édition du 15 septembre. Tout allait bien. Après avoir diné, en début d'après-midi, j'étais devant l'escalier mobile. Très honnêtement, je lançais mon message en direction des gens.

Tout à coup, il y a un beau grand jeune homme noir qui vient me voir en me disant : « Bonjour madame, j'ai quelque chose à vous demander. Je lui réponds : Allez monsieur, je vous écoute. À ma grande surprise, il me demande : Avez-vous l'édition du premier juillet 2015 ? Celle de l'art qui guérit ? »

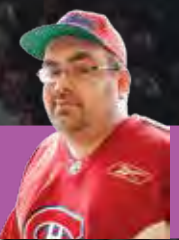
J'avais justement une enveloppe de ces journaux. Je demande au jeune homme si je peux regarder dans l'enveloppe que j'ai en main. Il me dit « oui », avec étonnement. J'avais justement l'édition qu'il voulait avoir. Il me l'achète. Il en fut un bel étonnement pour ce jeune homme et pour moi aussi, en même temps. Il y avait des moments que je me demandais pourquoi je gardais cette enveloppe. Maintenant, j'en suis très heureuse, car elle a trouvé preneur !

Merci beaucoup envers ma clientèle encourageante.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTROS IBERVILLE ET JARRY



SPORTS

PAR LUC DESCHÊNES
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN

Quand la brutalité fait place à la générosité

La lutte professionnelle, même encore en 2015, est victime de sévères préjugés. Étant moi-même un mordu de ce spectacle sportif, je dois souvent endurer les moqueries de mon entourage. La World Wrestling Entertainment (WWE) est certes une entreprise qui génère des millions partout dans le monde. Elle est associée à des scandales (stéroïdes, sexisme et violence gratuite en vedette dans les scénarios) mais il existe un (très !) bon côté à cette entreprise de divertissement : le temps que les lutteurs consacrent aux enfants malades du monde entier.

Daniel Bryan en est le meilleur exemple. Il a tissé un lien très profond avec le petit Connor Michalek. Malheureusement, Connor est décédé en 2014 d'un cancer du cerveau. Cette histoire du courageux petit homme a ému et inspiré des gens partout à travers le monde. La sincérité et la générosité du lutteur Daniel Bryan était très visible, on voyait que ce n'était pas forcé et qu'il appréciait vraiment les moments passés avec Connor. La WWE a fait vivre une semaine de rêve au petit dans le cadre de l'événement WrestleMania 30. Il a rencontré toutes ses idoles et a même effectué une prise de lutte (clouer les épaules pour un compte de trois) au lutteur vedette Triple H. Connor est décédé quelques mois plus tard mais il est parti avec les meilleurs souvenirs possibles de ses idoles.

Malgré l'image négative que peuvent projeter certains lutteurs à gros bras, beaucoup sont impliqués dans ces causes, comme John Cena, l'icône de la WWE, par exemple. Il ne compte pas son temps consacré à des jeunes fans malades. On comprend vite l'effet que son implication a sur la vie des petits quand on voit leur sourire. Cela leur donne de la joie et de l'espoir.

Titus O'Neil a pris le temps de partager un repas avec de nombreux itinérants dans un restaurant en Californie, leur offrant même une séance de magasinage.

Daniel Bryan s'est lié d'amitié avec un petit garçon malade

Les femmes lutteuses sont également très impliquées dans la communauté. Alicia Fox a été en Afrique, il y a quelques années, pour offrir deux semaines de bénévolat. Elle s'est occupée de réfugiés au Rwanda avec Nathalia Hart.

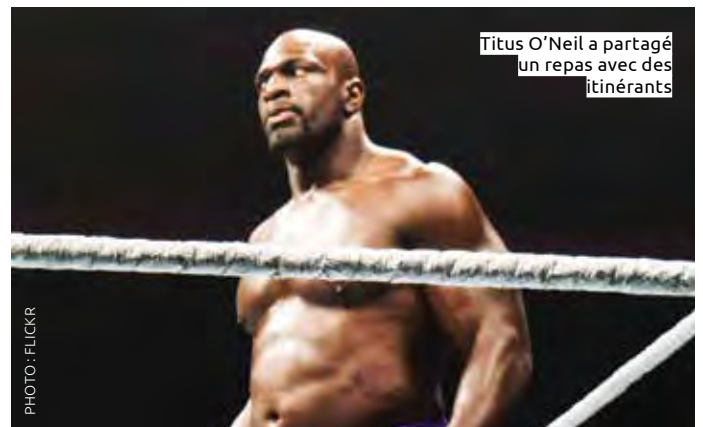
La WWE est active partout au Canada et au Québec. Nous avons même, depuis peu, deux lutteurs qui viennent du Québec, Kevin Owens et Sami Zayn, qui, lors de leurs visites, pourront communiquer dans la langue maternelle des enfants malades.

Ne pas se fier aux apparences

Quand je vois les vedettes de cet empire qu'est la WWE s'investir de la sorte, je trouve que cela les fait paraître plus humains, même s'ils ont parfois avoir l'air superficiel avec leurs looks et leurs personnages.

La morale de cette histoire est qu'il ne faut pas se fier aux apparences ainsi qu'aux préjugés que nous avons. Ils nous empêchent souvent de voir le bon côté des choses. Malgré le fait qu'on n'aime pas certaines personnalités publiques ou ces entreprises de sport-spectacle, pour un amateur de lutte comme moi, il y a de la fierté à voir les efforts déployés par mes vedettes préférées pour des causes importantes comme la lutte contre le cancer du sein ou les maladies infantiles.

Même si les lutteurs ne sont pas toujours parfaits à l'extérieur du ring, leur côté humain exprimé envers les fans et la communauté est drôlement réconfortant, dans une société qui n'a pas toujours les valeurs à la bonne place. ■



Titus O'Neil a partagé un repas avec des itinérants

PHOTO: FLICKR



MUSIQUE

PAR SIOU
CAMELOT MONT-ROYAL / BORDEAUX

sio71@hotmail.com

Une voix qui a du vécu

Rencontre avec le musicien Daran

PHOTO : DÉTAIL DE *LE MONDE PERDU*

Présent sur la scène québécoise depuis les années 1990 avec son groupe Daran et les chaises et son hit *Dormir dehors*, le chanteur français Daran connaît mieux que quiconque le Québec. Il a fait de nombreuses tournées à travers la province et a décidé il y a cinq ans de s'y installer définitivement. Chanteur engagé, il a offert en septembre dernier un concert gratuit pour L'itinéraire.

C'est bien rare que l'on voie un musicien offrir un concert gratuit pour un organisme !

J'ai toujours développé une empathie pour des gens qui pourraient être moi, qui traversent des problèmes que je n'ai pas traversés. Généralement, j'ai toujours trouvé très curieux que dans des sociétés qui se disent civilisées, y a des gens qui soient à ce point laissés-pour-compte. Je trouve même qu'il y a un non-sens.

Est-ce que tu étais impliqué également en France dans les journaux de rue ou la cause de l'itinérance ?

J'ai fait énormément de shows pour les sans-abri en France à cause de ma chanson *Dormir dehors*, sortie en 1994. C'est marrant parce que cette chanson ne parlait pas du tout d'itinérance. C'était d'abord une critique de la société de consommation : « À voir les intérieurs de certains, j'aime mieux dormir dehors. » Les gens ont seulement retenu « dormir dehors ». Ça m'en a appris sur la vie d'une chanson : une fois qu'elle est faite, elle ne t'appartient plus. C'est comme un enfant, t'élèves une chanson et puis elle s'en va !

Je sens en toi un artiste, un vrai, qui fait le métier pour les bonnes raisons.

La chose qui m'intéresse dans mon travail, c'est mon travail. La première fois que j'ai gagné de l'argent avec mon travail, j'étais content parce que ça me donnait les moyens de mieux le faire. Je n'ai pas acheté une Ferrari, tu vois ! D'ailleurs, c'était très surprenant de réussir à vivre de ma musique parce que j'avais passé la moitié de ma vie à payer pour la jouer. Je ne chante pas du tout pour épater avec

ma voix. Je suis plutôt fan d'artistes qui ont un propos : Springsteen, Dylan, Neil Young... tous ces gens qui ont une réflexion sur la vie.

As-tu pensé faire autre chose que de la musique ?

J'ai toujours pensé que je ferais de la musique, je ne sais pas pourquoi. J'ai sûrement chanté avant de parler. C'est mon métier qui me garde ici, en Occident, j'aime trop faire de la musique. Sans la musique, j'aurais peut-être abandonné le monde occidental.

Pour aller où ?

Je me suis déjà retrouvé à envier un type qui réparait des mobylettes dans une cabane, à l'île Maurice. Tu sais, la vie si simple : tu vas chercher ton poisson le soir quand les pêcheurs reviennent.

Donc pour toi, la beauté de la vie est dans la simplicité ?

De temps en temps, je fais le point et je fais une cure d'amaigrissement de ce qui m'entoure. Traîner le matériel qu'on accumule, c'est un énorme fardeau : les gens n'ont pas commencé leur mois qu'ils ont déjà tout dépensé. L'électricité, la maison, la voiture... On se fait vraiment avoir. Pour moi, il faut toujours bien doser les biens matériels parce qu'ils t'amènent des emmerdements. À l'île Maurice, c'était tout simple : tu buvais un peu avec des amis, il faisait beau. Qu'est-ce qu'on peut attendre d'autre de la vie ? ■

Le monde perdu, 2014

La critique de Siou

Guitare, voix, parfois harmonica, un dépouillement qui amplifie la densité de la voix de Daran. Elle nous remonte des émotions grandes, d'histoires humaines, de voyage, d'immigration, de départ, d'errance.

Cette voix, lorsqu'elle monte en intensité, s'abandonne dans des vies de gitans, marquant en profondeur les traces d'un parcours sinueux (*Gens du voyage*).

Des musiques et des mots qui font leur chemin dans ma tête pendant mon sommeil pour me réveiller sur cette mélodie qui semble venir de si loin, d'une autre vie passée... Un dessin flou, les contours d'une porte qui s'ouvre sur d'autres, l'image angoissante de ne jamais, peut-être, retrouver l'espoir (*Des portes*).

J'ai écouté la musique de Daran avec le livret en main, parce que les mots sont beaux, à lire, à écouter et à interpréter. Ce sont des mots essentiellement de son grand ami Pierre-Yves Lebert. Il y a de ces amitiés qui nous amènent à nous dépasser. En voici la preuve avec un texte des plus magnifiques (*Rien ne dit*).



PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

MUSIQUE

PAR ROGER PERREAU
CAMELOT FLEURY / PELOQUIN
ET MÉTRO JOLIETTE

Engagement, révolution et anarchie

La littérature française regorge d'œuvres témoignant de la vie quotidienne et des préoccupations de la société du temps. Qu'on pense aux *Misérables* de Victor Hugo, à Émile Zola attaquant les antisémites en défendant Dreyfus ou racontant la vie des travailleurs miniers (*Germinal*), pour ne nommer que ceux-ci. La chanson française a également souvent servi de porte-voix.

« Mais croyez-moi bientôt les flics auront du boulot
Car tous les vagabonds parlent de révolution
Un jour toutes nos chansons, ouais, vous désarmeront
Il n'y aura plus que d'la folie, la joie et l'anarchie
La joie dans Paris. »
Ogres de Barback, *Rue de Panam*

Les chants révolutionnaires de 1789, le *Chant des Partisans* de la Seconde Guerre mondiale, *Les anarchistes* de Léo Ferré ou encore *Camarades* et *Nuit et Brouillard* de Jean Ferrat, sont autant d'exemples de la chanson engagée.

Depuis longtemps déjà, des musiciens et chanteurs nomades allaient en caravane, par monts et par vaux, chanter dans la rue pour égayer les passants et amasser quelques sous pour assurer leur subsistance. D'autres accompagnaient des troupes de cirque ou utilisaient la rue pour exprimer leurs opinions sociales ou politiques. On trouve encore de nombreux groupes actuels qui reprennent cette vie itinérante et de musique alternative : La Rue Kétanou, La Tordue, Debout sur le Zinc et les Blaireaux. Ils adoptent la musique pour exprimer leur mécontentement vis-à-vis des valeurs sociales modernes.

J'ai choisi de vous présenter ici trois autres groupes fort différents, mais qui ont en commun la conservation vivante de la musique alternative et des textes engagés.

Ogres de Barback (1994 à aujourd'hui)

Les Ogres de Barback, groupe formé de deux frères et deux sœurs du nom de Burguière, multi-instrumentistes qui s'autoproduisent, présente une musique d'inspiration tzigane. Cette année, le groupe a lancé un album double intitulé tout simplement *20 ans*. L'album *Rue du temps*, sorti en 1997, vous donnera une bonne idée de leur registre, particulièrement les chansons *Rue de Panam*, qui fait la promotion de l'anarchie, *Accordéon pour les Cons et Kolyn*, qui reprennent le genre de l'accordéoniste de rue qui joue parmi les chiens qui aboient et les enfants qui crient.

Zebda - *Le bruit et l'odeur*, 1995Zebda - *Essence ordinaire*, 1998

Têtes Raides (1994 à aujourd'hui)

Têtes Raides est un groupe qui utilise la musique de cirque et la poésie. Il fait aussi dans le slam, tout comme la chanson parlée que Grand corps malade (Fabien Marsaud) nous a fait découvrir ici au Québec. Sur l'album *Corps de mots*, Têtes Raides reprend des textes de différents auteurs, dont *Le Pont Mirabeau* de Verlaine et *Love Me Tender* d'Elvis Presley. Leur chanson *Ginette* est aussi à souligner, car elle représente bien la dénonciation de certains travers du temps, thématique centrale de l'album et du groupe. L'album contient également un texte d'une durée de 17 minutes écrit par le poète Jean Genet, *Le condamné à mort*. Il s'agit d'un échange entre deux amoureux homosexuels dont un meurt guillotiné. Genet y développe les thèmes de l'amour entre prisonniers, la fascination pour le beau voyou, l'homosexualité et la faible valeur de la vie pour un être d'exception qu'est selon lui Pilorge, le jeune assassin. Le texte est aussi à signaler pour son contenu explicite, voire très explicite.

Zebda (1990-2003 ; 2008 à aujourd'hui)

On peut difficilement passer sous silence Zebda, désigné en 2000 meilleur groupe et détenteur la même année de la meilleure chanson (*Tomber la chemise*) aux Victoires de la Musique. Ce groupe toulousain était impliqué dans le mouvement social *Motivé-e-s* qui a mené plusieurs personnes à se présenter aux élections municipales dans différentes villes et virent quatre d'entre eux élus. Les principaux disques représentant l'engagement du groupe sont *Le bruit et l'odeur* et *Essence Ordinaire*. ■

Têtes raides
Corps de mots, 2013Les Ogres de Barback
Rue du temps, 1997



LITTÉRATURE

JEAN-GUY DESLAURIERS
CAMELOT PROMENADE MASSON

jeanguydeslauriers@gmail.com

L'art de bien aider

Le métier d'aider de Michel Dorais

Le métier d'aider existait déjà il y a longtemps. Les intervenants de l'époque, pour ne pas nommer les membres du clergé, ont cru à tort que la solution se trouvait dans la conformité et la moralité. Des fausses croyances qui en plus d'avoir brouillé les cartes, ont su avec brio rendre l'individu en situation de crise encore plus vulnérable, confus et attristé. Dans les années 1980, on a vu une montée fulgurante du nombre de maisons de thérapie, sans personnel qualifié et ayant une approche très directive et de confrontation.

Le Métier d'aider, du sociologue québécois Michel Dorais, nous propose de repenser complètement ce rapport aidant-aidé, à travers une approche non-directive.

Bien aider à guérir

L'auteur, qui enseigne l'intervention psychosociale à l'Université Laval depuis 35 ans, nous révèle les grandes lignes de cette école de pensée : comment s'assurer de bien servir les intérêts de l'aidé tout en étant à la hauteur de ses attentes, éviter les préjugés et éviter de condamner. Chaque personne a son histoire et son vécu, ce qui en fait un individu unique.

L'aidé(e) a besoin d'espace, d'une plateforme sur laquelle il ou elle peut s'exprimer en tout liberté sans se sentir jugé, condamné et méprisé à cause d'un passé que nombre d'entre eux n'ont pas nécessairement choisi.

Michel Dorais nous dresse les qualités nécessaires à tout intervenant, psychoéducateur ou thérapeute, et le type d'intervention qu'il convient d'utiliser. Il nous entretient sur l'importance d'être observateur, analytique et en mesure de pouvoir tirer des hypothèses basées sur ses observations tant sur le plan verbal que non-verbal.

Certes, à chacun son école de pensée, ses valeurs et ses croyances. Mais il est important et crucial de comprendre ici que l'on peut aider tout comme il est possible et parfois fatal, par faute de compétence et de formation, de nuire à tous ceux qui sont dans l'urgence d'être écoutés, entendus et compris dans la complexité de leur détresse.

Mon point de vue

Pour avoir fréquenté des maisons de thérapie, j'ai un constat déconcertant qui me laisse avec un goût amer : c'est un milieu d'intervention sur lequel nous devons nous interroger et dont nous devons évaluer l'efficacité et la pertinence des programmes, du moins pour certaines d'entre elles.

Le cheminement proposé s'adresse-t-il vraiment à l'individu, l'aidé, en tenant compte de ses besoins ou ignore-t-il le fond du problème ? Comme dans toute chose, il faut aller à la source du problème et en connaître l'origine. Il ne suffit pas de regarder les symptômes et croire que la clé du problème y réside. Au-delà des symptômes, il y a les causes et les origines du problème qui trop souvent, d'après mon expérience personnelle, sont négligées pour ne pas dire ignorées du processus vers un mieux-être.

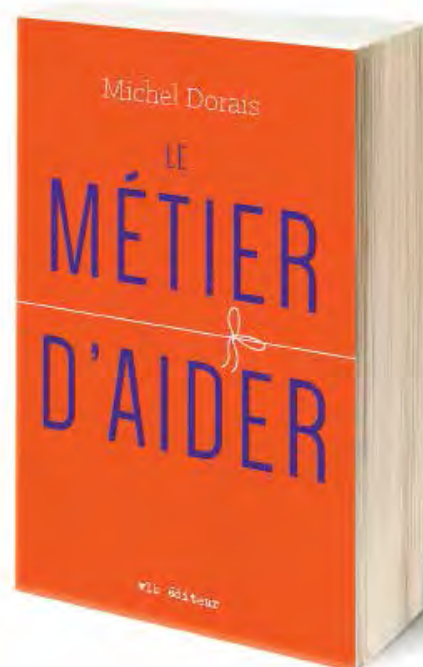
Des personnes s'improvisent intervenants du jour au lendemain. J'ai vu d'anciens toxicomanes compléter leur programme, rester attachés à leur maison de thérapie et devenir intervenants. Sont-ils qualifiés pour intervenir dans des vies fragilisées par des années d'épreuves, de souffrances, d'angoisse et de précarité ?

Nos besoins ne sont pas les mêmes. Et pourtant, des maisons de thérapie nous proposent très souvent un séjour « thérapeutique » conçu sur mesure, qui nuit au lieu d'aider. L'individu doit s'adapter à la thérapie, alors que ce devrait être l'inverse.

Détruire quelqu'un n'est pas si compliqué. Tout comme une entreprise peut s'effondrer en une fraction de seconde suite à une mauvaise gestion, l'individu pourrait ne plus jamais retrouver un juste équilibre. ■

S'il est mal orienté, le processus de guérison du mal-être et de la souffrance peut se solder, croyez-moi, en catastrophe (suicide, incarcération, itinérance, etc.) alors qu'il aurait dû conduire à l'acceptation et à la cicatrisation.

Essai
Le métier d'aider
Michel Dorais
VLB éditeur
Montréal, 2015, 240 pages

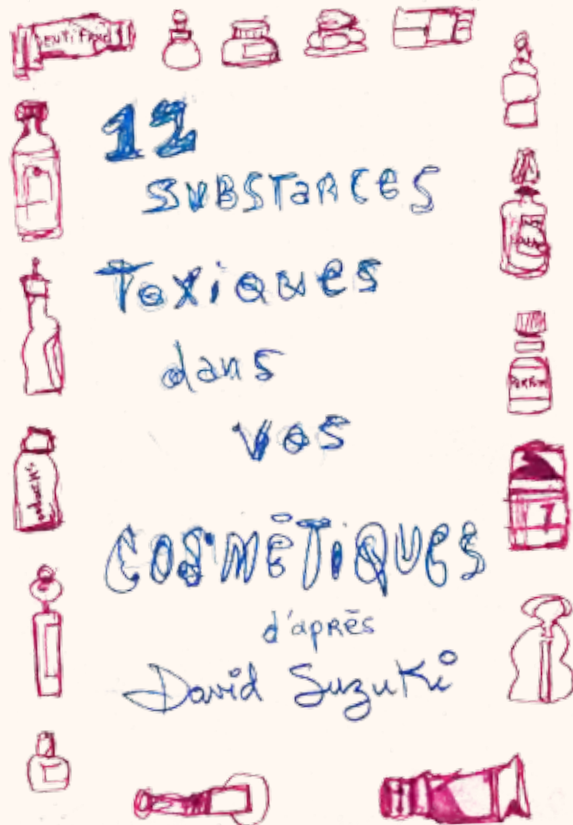




BD

SIOU

CAMELOT MONT-ROYAL / BORDEAUX



12

SUBSTANCES

Toxiques

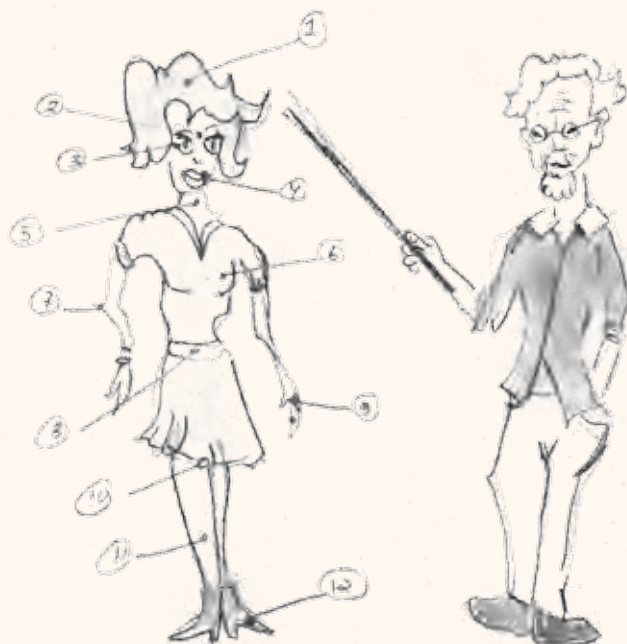
dans

vos

COSMÉTIQUES

d'après

David Suzuki



NON!
N'entre
Pas!!

Chérie
es-tu?
Prête?





VIE DE QUARTIER

PAR GAÉTAN PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE

Un petit historique



Les pionniers du Quartier chinois sont arrivés en 1860. Ils venaient de Colombie-Britannique où ils avaient contribué à la construction du chemin de fer. Ils étaient principalement Cantonais. En 1902, c'est l'ouverture officielle du Quartier chinois à Montréal. Plusieurs commerces ouvrent leurs portes (restaurants, épiceries fines, etc.). Suite à la guerre froide, il y a eu une importante immigration vietnamienne dans le Quartier chinois. Le développement a pris de l'ampleur au début des années 1990 à cause de l'essor de l'économie chinoise.

Promenade dans le Quartier chinois

J'ai découvert le Quartier chinois par hasard. Je travaillais pour un grossiste de fleurs dont la femme était thaïlandaise. Pour un souper de Noël, on avait été dans le Quartier chinois. J'y suis retourné et j'ai trouvé le quartier agréable avec ses statues, ses peintures et son décor pittoresque. J'aime apprendre à connaître des cultures différentes : leurs mets, leur mentalité, leur mode de vie, leurs habitudes... J'aime la variété, et je marche à l'improviste.

L'effervescence artistique



Le Quartier chinois est délimité par quatre arches qui représentent la culture chinoise. À l'intérieur du quartier, on retrouve plusieurs murales artistiques qui reflètent la vie asiatique, haute en couleurs. Elles sont tape-à-l'œil, parlent de la culture chinoise et nous donnent une autre vision du monde. À l'entrée Nord, coin Saint-Laurent / René Lévesque, nous sommes accueillis par une magnifique murale inaugurée en début 2015 par MU, organisme qui souhaite transformer l'espace public grâce à des murales.



La place Sun-Yat-Sen



La place Sun-Yat-Sen est vraiment un reflet de la mentalité, l'art, la culture et l'architecture chinois. Sun-Yat-Sen a été le premier ambassadeur chinois à venir s'installer à Montréal. Dans le parc, il y a sa statue avec une maison typiquement chinoise à son nom. On y retrouve un restaurant où j'ai découvert de nouveaux mets, comme la pieuvre et le requin, que j'ai beaucoup aimés. Des sièges en ciment sculptés à la façon asiatique nous permettent de s'asseoir et de manger en toute tranquillité. La place Sun-Yat-Sen reflète le calme légendaire des asiatiques, qui ne semblent pas stressés comme nous. Quand je les observe, on dirait qu'ils mènent une vie paisible, même quand ce n'est pas le cas.



La Maison Wing's Noodles



Anciennement, cet immeuble, situé sur la rue de la Gauchetière, était la British and Canadian School. Construite en 1827, elle a existé pendant 44 ans et éduquait les enfants protestants de Montréal. C'était une école privée... et gratuite ! Depuis 1946, c'est une fabrique de biscuits et de pâtes alimentaires appartenant à Nouilles Wing Ltée. Elle produit depuis 1950 les fameuses nouilles sèches Yet-Ca-Mein.

Hélène et Tuan

Camelot : Tuan Trieu-Hoang

Client(e) : Hélène Boisvert

Point de vente : Métro Henri-Bourassa

PROPOS RECUEILLIS PAR SIMON POSNIC

Engagée comme bénévole à l'Accueil Bonneau, Hélène Boisvert travaille comme secrétaire médicale. C'est près de son lieu de travail qu'elle achète le magazine à Tuan, qui est camelot à la station de métro Henri-Bourassa depuis 2009.

Hélène, êtes-vous cliente de L'itinéraire depuis longtemps ?

Oh oui ! Depuis les tous débuts du magazine, quand le journal était une feuille pliée en deux. Ça fait des années que je vous encourage. Les articles sont intéressants, ça m'a toujours interpellée, ça permet de soutenir les gens qui le vendent. Je l'achète dès que je vois une nouvelle copie.

Quelles évolutions avez-vous vues ?

Ça s'est amélioré en qualité et je trouve que ça continue à s'améliorer. La mission du groupe est importante. Le fait de se lever tôt le matin pour vendre le magazine, ça donne une occupation, c'est un vrai travail. Ça permet aussi aux camelots de communiquer entre eux, de s'aider et de s'encourager mutuellement. Pour faire la promotion du magazine, je laisse toutes les anciennes copies dans la salle d'attente du cabinet médical dans lequel je travaille, pour que les gens le découvrent et pensent à acheter le magazine quand ils voient un camelot. Ça donne une seconde vie au magazine. Il y en a une pile d'une bonne épaisseur.

Tuan, as-tu l'habitude d'échanger avec tes clients ?

Des fois oui, des fois non, les occasions ne sont pas toujours variées, car les gens sont souvent pressés dans le métro. J'ai remarqué que ce

Vendre L'itinéraire c'est un travail. Ça occupe le cerveau, ça permet d'éviter l'oisiveté, et ça nous empêche de faire des choses qu'on ne devrait pas faire.

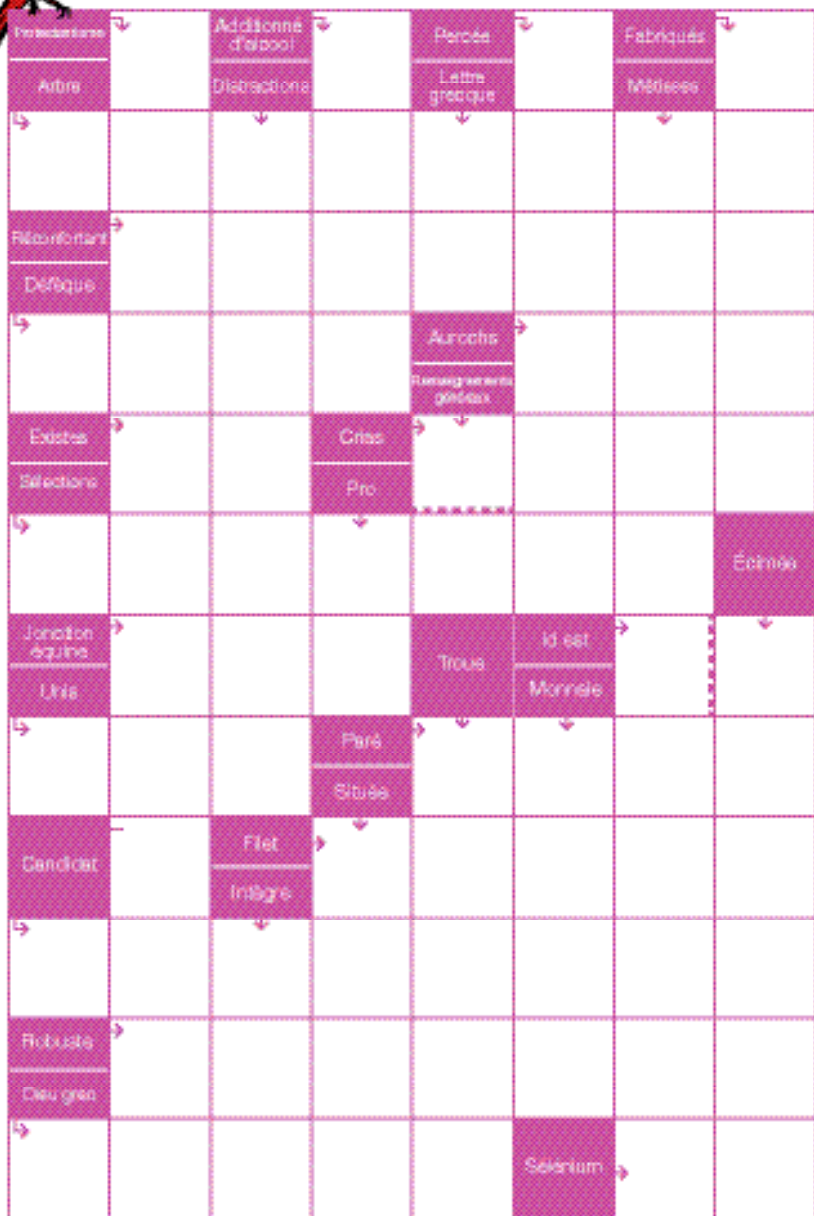
sont souvent les mêmes personnes qui passent devant moi. J'essaie d'adapter mon discours à chacun, de respecter l'avis de chacun et de respecter les gens qui veulent discuter ou pas.

As-tu plus de facilité à vendre le magazine quand tes textes sont publiés dedans ?

Les gens aiment quand j'écris dans le magazine, ils attendent mes textes et j'essaie toujours de les prévenir à l'avance quand je sais que je vais être publié. Mais je leur suggère toujours de lire le magazine, les autres camelots écrivent aussi de belles choses !

Hélène, y a-t-il un texte de Tuan qui vous ait particulièrement marquée ?

Oui, notamment l'article où il revenait sur ses origines vietnamiennes, ça m'a permis d'en apprendre plus sur lui. Tuan dégage une belle énergie, il est toujours de bonne humeur, toujours en train de rire. Il a une belle aura, il n'a pas besoin de monter sur un tabouret avec une guitare pour se faire remarquer ! Je pense que les gens aiment sa personnalité, c'est quelqu'un vers qui on va facilement. Il y a beaucoup d'écho dans les couloirs d'Henri-Bourassa et on l'entend rire dans toute la station ! ■



Solution dans le prochain numéro

LE JOSÉE
FLÉCHÉ

« Je m'appelle Josée,
je travaille
à la distribution
et voici mon
petit fléché »



**JOSÉE
CARDINAL**



Solution du 15 novembre 2015

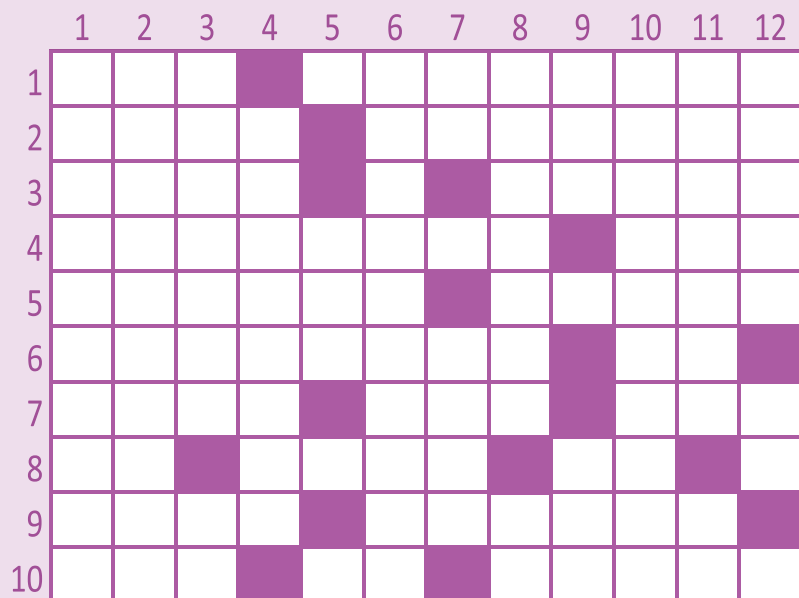
Jeu réalisé par Josée Cardinal
joseecardinal1@yahoo.ca

L'achat et la vente d'une propriété, c'est une affaire de coeur et de savoir-faire !



AGENCE IMMOBILIÈRE
Vitrine de la rénovation écologique

1152, avenue Mont-Royal Est, 514.597.2121
www.viacapitaledumontroyal.com



Solution dans le prochain numéro

HORIZONTALEMENT

1. Manche. - Être agité de secousses.
2. Trous. - Dénombrer.
3. Prendra connaissance. - Poème.
4. Pilotes. - Mélodie.
5. Cuveler. - Imbiba de vin.
6. État d'un corps en combustion. - Largeur.
7. Épelées. - Adjectif démonstratif. - Drogue.
8. Id est. - Sacrifice. - Note.
9. Classe. - Insulaires.
10. Enseignement assisté par ordinateur. - Arbre. - Langue morte.

VERTICALEMENT

1. Caractère de ce qui peut se dissoudre.
2. Chicanera.
3. Finit. - Prêtresse d'Héra.
4. Que j'attrape.
5. Ensemble de napperons.
6. Limitatif.
7. Dans. - Mirette.
8. Prenant. - Pronom.
9. Chanteuse québécoise. - Roue.
10. Défont une chaîne.
11. Oxydes. - Oui.
12. Cria. - Cube.

Jeu réalisé par Josée Cardinal
josecardinala1@yahoo.ca

Solutions du
15 novembre 2015

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	A	R	A	L	L	E	L	I	S	M	E
2	L	E	U	R	R	E	R		S	O	U	S
3	A	R	E	S		V		A	S	I	L	E
4	T	O	R	E		E	M	M	U	R	E	R
5	O	P		N	O	R	M	E	E		T	I
6	N	O	M	I	N	A	L			P	I	N
7	I	R		C				R	O	S	E	E
8	S	T	E	A	T	O	S	E	S		R	
9	M	E	R	L	E	T	T	E	S		E	T
10	E	S	S	E		A		R	U	S	S	E

8	2	9	4	5	7	3	1	6
7	6	3	8	1	9	4	5	2
5	4	1	3	6	2	7	9	8
3	1	8	6	2	5	9	4	7
9	5	2	7	8	4	1	6	3
4	7	6	1	9	3	8	2	5
1	3	4	2	7	6	5	8	9
2	8	5	9	3	1	6	7	4
6	9	7	5	4	8	2	3	1

EXPERT
DIFFICILE
MOYEN
FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

	6	5			1	3		
4		9	7					
	8	7					4	
5		4		7		8	2	
				5	9	8	4	7
7	3		2			9		5
		6				7	3	9
		2	4	8				
1						2	8	4

Solution dans le prochain numéro

Source : Éditions Goélette

À PROPOS DE...

De la Maladie

Les gouvernements sont l'inévitable
maladie des êtres humains.

ROBERT HEINLEIN

La maladie est un prétexte
pour se valoriser.

MARIO BOLDUC

La maladie de quelque nature qu'elle
soit ne devrait pas être encouragée.

OSCAR WILDE

La vie est une maladie
sexuellement transmissible.

EDWARD BELLAMY

Demander des oranges aux pommiers
est une maladie commune.

GUSTAVE FLAUBERT.

C'est une maladie naturelle à l'homme de
croire qu'il possède la vérité.

BLAISE PASCAL

Aujourd'hui, tous les gens ont la
maladie de se soigner.

ALBERT WILLEMETZ

La maladie a du moins un avantage, elle
nous fait connaître nos amis.

ANATOLE FRANCE

Être ignorant de son ignorance est
la maladie de l'ignorant.

AMOS BRONSON ALCOTT

Comme les musées, les bibliothèques sont un refuge
contre le vieillissement, la maladie, la mort.

JEAN GRENIER

Ne pas savoir et croire qu'on sait,
c'est la maladie des hommes.

LAO-TSEU

Il y a beaucoup de remèdes pour lesquels on
ne connaît pas de maladie.

PIERRE LEGARÉ

L'alcool et les jeunes:

Boire de façon responsable, ça s'apprend!

Les chiffres le disent, les jeunes aiment consommer de l'alcool, même ceux qui n'y ont pas encore droit. En effet, 66% des jeunes de 14 ans ont déjà consommé de l'alcool et, parmi les 15 à 24 ans, l'alcool est la substance favorite, loin devant le cannabis, les hallucinogènes et l'ecstasy. Il est donc inutile de jouer à l'autruche.

Il semblerait qu'une première consommation dans un cadre familial soit moins dommageable sur les habitudes de consommations futures des jeunes que dans une fête avec des amis où les excès seront valorisés. De cette façon, les jeunes pourront apprendre qu'une consommation modérée ajoute au plaisir d'être ensemble, contrairement aux fêtes d'adolescents où l'objectif de la soirée est souvent l'intoxication.

Sachant que leur jeune âge ne les empêche pas de boire, il est primordial de sensibiliser les jeunes aux dangers de la conduite en état d'ébriété. Des statistiques alarmantes à ce sujet disent que les jeunes de 16 à 24 ans sont impliqués dans près de 50% des accidents mortels liés à la vitesse. Quand on sait qu'une grande partie des excès de vitesse sont commis sous l'effet de l'alcool, il y a de quoi s'inquiéter. Conduire en état d'ébriété ou embarquer avec un ami qui l'est, c'est non. Toujours.

Les conseils du pro

- **Attendre.** Il n'existe pas de truc pour dégriser, si ce n'est le temps. Boire un café ou une boisson énergisante, faire une sieste, manger, tout cela n'a aucune influence sur votre taux d'alcoolémie. De plus, sachez que faire une sieste dans votre voiture en état d'ébriété est aussi illégal que de la conduire. Mieux vaut passer la nuit chez un ami ou prendre un taxi.
- **Garçon versus fille.** Plusieurs facteurs influencent le taux d'alcoolémie, à savoir, le poids, la fatigue, la vitesse d'absorption de l'alcool et la prise de médicaments, entre autres. Chaque personne est différente et il est important d'écouter vos limites personnelles.
- **Un cocktail dangereux.** Attention aux cocktails, qui se boivent plus facilement, et souvent plus rapidement, parce que sucrés. Ils contiennent autant d'alcool qu'une bière ou un verre de vin, sinon plus.
- **Boire pour être cool.** Prendre un verre n'a jamais rendu personne cool, encore moins si on le fait pour imiter les autres. Être vous-même et assumer vos choix, voilà qui est vraiment cool.
- **Une balade mortelle?** Puisqu'il n'y a pas que l'alcool qui met votre vie en danger derrière le volant, la SAAQ a créé l'application « Mode conduite », disponible sur Google Play. L'application (disponible pour les téléphones Android pour l'instant) bloque l'entrée d'appels et de textos lorsque vous êtes au volant.



Prendre un p'tit coup...

Une amie fait mine de remplir votre verre alors que vous vous sentez déjà pas mal feeling. Que faites-vous?

- a) Vous posez votre main sur votre verre en disant : « Non, merci! »
- b) Vous regardez votre amie verser l'alcool en souriant mais en disant qu'il s'agira de votre dernier verre.
- c) Incapable de refuser un verre, vous ne dites rien. De toute façon, une fois la bouche pâteuse, un ou deux verres de plus, c'est du pareil au même!

Vous êtes à une fête et vient le moment de partir. Vous êtes venu en voiture avec un ami mais il n'est plus en état de conduire. Que faites-vous?

- a) Vous lui prenez ses clés et vous partagez un taxi pour rentrer chacun chez vous.
- b) Vous refusez de monter avec lui et vous le regardez partir en vous croisant les doigts pour qu'il rentre chez lui sain et sauf.
- c) Vous partez ensemble comme prévu. Vous avez aussi bu pas mal mais vous vous dites que, à deux, vous valez bien un chauffeur sobre... Non?

Votre adolescent vous demande s'il peut boire un peu de vin lui aussi lors d'une occasion spéciale. Comment réagissez-vous?

- a) Vous pleurez un peu son enfance perdue mais vous lui versez un verre, vous disant que vous préférez être avec lui pour le guider lors de cette étape.
- b) Vous le servez avec entrain, heureux d'avoir enfin un compagnon avec qui boire les soirs où votre conjoint est absent!
- c) Espérant lui faire peur, vous lui dites qu'il existe des prisons spéciales où on enferme les adolescents qui ont bu avant l'âge, ainsi que les parents qui les ont laissés faire.

3700 CHAUFFEURS DÉSIGNÉS

POUR MIEUX FÊTER



stm.info/feter

MOUVEMENT COLLECTIF

